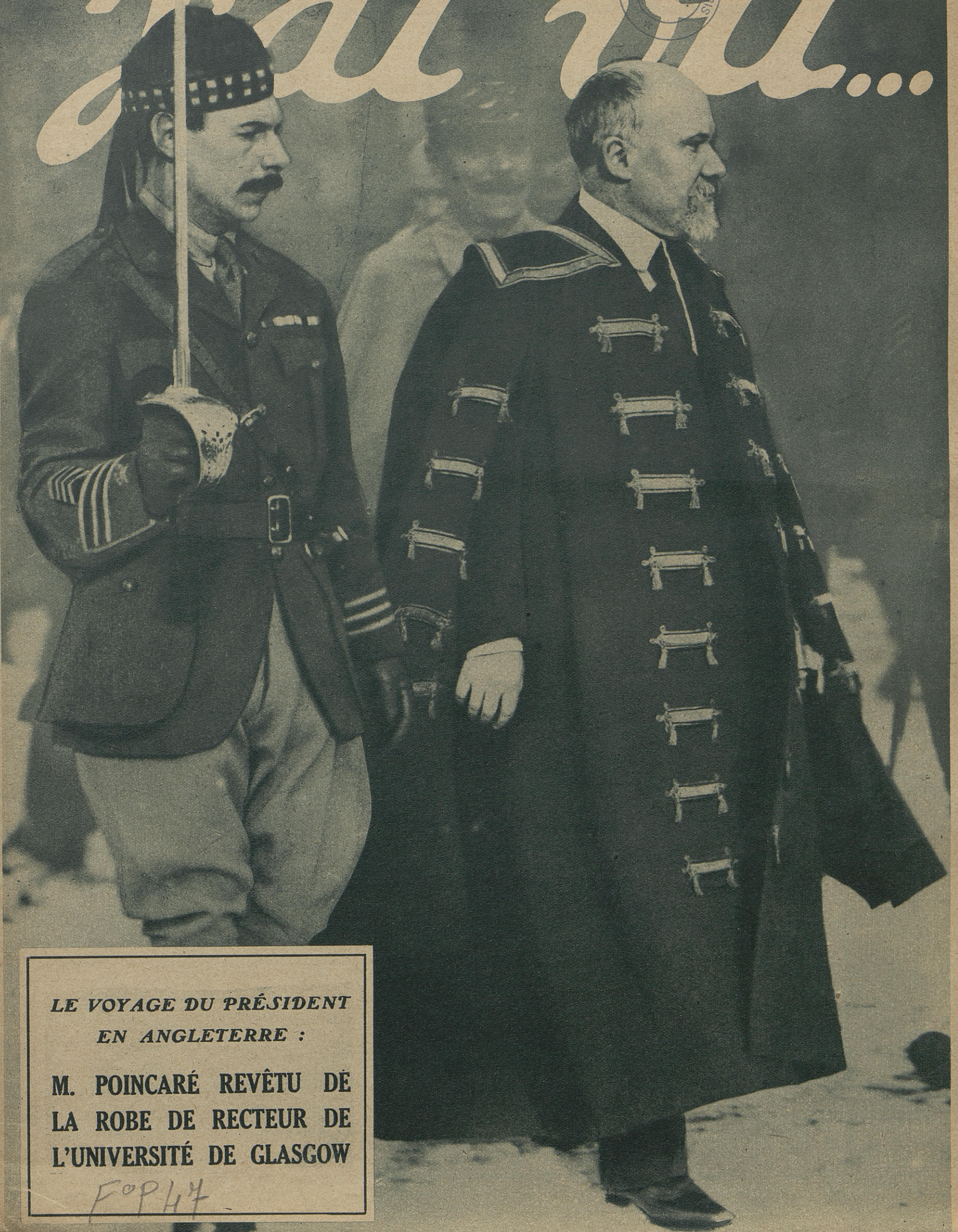


# L'air... ...ill...



**LE VOYAGE DU PRÉSIDENT  
EN ANGLETERRE :**

**M. POINCARÉ REVÊTU DE  
LA ROBE DE RECTEUR DE  
L'UNIVERSITÉ DE GLASGOW**

F°PH4

## Vous ne devez pas sentir vos reins

Chez toute personne bien portante, les organes situés à l'intérieur du corps fonctionnent en silence et sans à-coups, comme les rouages d'une machine bien réglée.

Nous n'avons même pas conscience de ce travail intérieur, qu'il s'agisse du cœur, des poumons ou des reins.

Toutefois, lorsque les reins sont fatigués, surmenés ou malades, on ne tarde pas à les « sentir » et à se plaindre de douleurs vagues, sourdes, continuelles. Au moindre effort, on est rappelé à l'ordre par une gêne douloureuse au niveau de la région lombaire.

C'est un avertissement qu'il ne faut jamais négliger ; car ce mal de dos est un des premiers symptômes d'une affection qui peut n'être souvent que de la congestion due à l'encrassement du filtre rénal, mais qui peut aussi annoncer le début d'une gravelle, de calculs ou du mal de Bright.

L'élimination défectueuse et l'accumulation de l'acide urique dans les reins sont les causes de ces douleurs ; les petits cristaux aux arêtes aiguës déchirent les frêles canaux. Et lorsque les reins fatigués et surmenés ne peuvent plus suffire à la tâche et éliminer l'excès d'acide urique produit par l'organisme, cet acide urique passe dans le sang et détermine une sorte d'empoisonnement dont les conséquences peuvent être des plus graves.

Il est donc nécessaire de chercher à prévenir ces accidents.

Logiquement, on doit s'adresser aux médicaments susceptibles de dissoudre l'excès d'acide urique et de favoriser son élimination par le rein. Les Pilules Foster pour les reins permettent ce nettoyage de l'organisme. Elles sont un dissolvant remarquable de l'acide urique. Elles donnent le coup de balai nécessaire pour chasser toutes les impuretés du sang et pour débarrasser les reins des dépôts nuisibles. Elles fortifient le tissu rénal ; elles cicatrisent les déchirures provoquées par les cristaux d'acide urique. Elles mettent donc à l'abri de la majeure partie des maladies ou accidents dus à l'arthritisme.

Les Pilules Foster sont en vente dans toutes les pharmacies au prix de 3 fr. 50 la boîte, 20 fr. les six boîtes, plus 0 fr. 40 d'impôt par boîte, ou franco par la poste. H. Binac, pharmacien, 25, rue Saint-Ferdinand, Paris-17.

## UNE AFFAIRE INTÉRESSANTE

On vient d'enregistrer officiellement les résultats suivants donnés par :

### L'AUTO-INJECTEUR M.M.

qui seul réalise pratiquement l'injection automatique de l'eau dans tous les moteurs marchant à l'essence ou  
:: :: :: : au benzol :: :: ::

### ÉCONOMIE MOYENNE D'UN BIDON DE CARBURANT SUR QUATRE

DÉCRASSAGE ABSOLU --- SUPPRESSION DES FRAIS DE DÉMONTAGE ET DE NETTOYAGE DES MOTEURS --- SUPPRESSION DE L'AUTO-ALLUMAGE --- ABAISSEMENT CONSIDÉRABLE DES FRAIS D'EMPLOI POUR TOUT GENRE DE VOITURE

Concessionnaires exclusifs demandés pour les régions de : PARIS LILLE - NANCY - LYON - MARSEILLE - CLERMONT-FERRAND - NANTES. Il ne sera répondu qu'à personnes sérieuses justifiant  
:: :: :: de garanties et de références suffisantes :: :: ::

Écrire à la Société des Établiss<sup>nts</sup> de "L'AUTO-INJECTEUR M.M." 18 et 20, rue des Chênes-Lièges BORDEAUX

SE POSE SUR TOUS LES CARBURATEURS

## MALADIES DE LA FEMME

La femme qui voudra éviter les Maux de tête, la Migraine, les Vertiges, les Maux de reins et autres malaises qui accompagnent les règles, s'assurer des époques régulières, sans avance ni retard, devra faire un usage constant et régulier de la

**JOUVENCE de l'Abbé SOURY**

De par sa constitution, la femme est sujette à un grand nombre de maladies qui proviennent de la mauvaise circulation du sang. Malheur à celle qui ne se sera pas soignée en temps utile, car les pires maux l'attendent. La

### JOUVENCE de l'Abbé SOURY

est composée de plantes inoffensives sans aucun poison, et toute femme soucieuse de sa santé doit, au moindre malaise, en faire usage.



Exiger ce portrait

Son rôle est de rétablir la parfaite circulation du sang et de décongestionner les différents organes. Elle fait disparaître et empêche, du même coup, les Maladies intérieures, les Métrites, Fibromes, Tumeurs, Cancers, Mauvaises suites de Couches, Hémorragies, Pertes blanches, les Varices, Phlébites, Hémorroïdes, sans compter les Maladies de l'Estomac, de l'Intestin et des Nerfs, qui en sont toujours la conséquence. Au moment du Retour d'âge, la femme devra encore faire usage de la

**JOUVENCE de l'Abbé SOURY**

pour se débarrasser des Chaleurs, Vapeurs, Etouffements et éviter les accidents et les infirmités qui sont la suite de la disparition d'une fonction qui a duré si longtemps.

La Jouvence de l'Abbé Soury, toutes Pharmacies : 5 fr. le flacon ; 5 fr. 60 franco gare. Les 4 flacons, 20 fr. franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen. Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt. Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY avec la Signature de Mag. DUMONTIER.

(Notice contenant renseignements gratuits).

435.

## PETIT DICTIONNAIRE ORTHOGRAPHIQUE DE POCHE

Indispensable à tous pour écrire sur toutes choses.

Ce petit volume, très élégamment présenté dans une reliure solide et pratique, ne pèse que 95 grammes.

Ce Dictionnaire est orthographique ; il contient toutes les indications concernant la grammaire, ainsi que les règles essentielles d'accord. Tous les mots, même les plus nouveaux, y sont classés.

En le consultant, on ne doit plus commettre une faute d'orthographe.

Jamais dictionnaire orthographique aussi complet n'a été présenté au public sous une forme aussi élégante, aussi pratique et pour un prix aussi minime.

PRIX : 2 fr. 50 net

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, PARIS

## CRESSOL Dentifrice Végétal au Cochléaria des Pyrénées (cresson de montagne)

Le CRESSOL, DENTIFRICE VÉGÉTAL, est le résultat de la macération et de la distillation du COCHLÉARIA (cresson de montagne), de l'ARNICA et d'autres plantes médicinales et aromatiques des Pyrénées. Le CRESSOL diffère totalement des nombreux dentifrices composés uniquement d'essences ou d'acide phénique, salol ou autres produits chimiques caustiques qui attaquent l'émail des dents et irritent les gencives (*Lyon Médical*, 1906). Connu depuis longtemps dans une clientèle de dentistes, le CRESSOL ne doit son succès d'aujourd'hui qu'à l'excellence continue des résultats obtenus. Il a fait sa propre réclame. Aucun produit ne donnera à votre haleine un parfum plus délicieux que le CRESSOL.

Le CRESSOL est présenté sous quatre formes ÉLIXIR, POUDRE, PÂTE et SAVON

Seuls Fabricants :

Compagnie du CRESSOL — BORDEAUX, PARIS, LONDRES Laboratoires : 33-35, rue d'Aviau, à BORDEAUX (France)

DÉPOT A PARIS :

DARTIGUES et MERCIER, 13-15, rue des Petites-Écuries

GRAND PRIX — Exposition Internationale de Barcelone, 1912 — GRAND PRIX



LE MARÉCHAL FOCH, PRIANT DANS LA CHAPELLE DES INVALIDES  
LE LUNDI 11 NOVEMBRE, JOUR DE L'ANNIVERSAIRE DE L'ARMISTICE



UNE BELLE FAMILLE FRANÇAISE. LA FAMILLE DU GÉNÉRAL DE CASTELNAU. LA PHOTOGRAPHIE DATE DE L'ÉPOQUE OÙ LE VAINQUEUR DU GRAND COURONNE QUI VA SI BIEN REPRÉSENTER À LA CHAMBRE SA VILLE NATALE, ÉTAIT ENCORE COLONEL.

## En tournée électorale avec le g<sup>al</sup> De Castelnau

L'OFFENSIVE d'avril venait d'échouer. Des unités, efflanquées et déprimées, gagnaient leurs cantonnements de repos, en Lorraine, à l'arrière des secteurs calmes... Le général de Castelnau n'en laissait stationner aucune dans le groupe de ses armées sans lui faire aussitôt une longue et minutieuse visite; il ne s'en remettait à personne du soin de causer avec les chefs, d'interroger la troupe et, suivant son expression, de « tâter le pouls du régiment ».

Ce jour-là, l'attention du général fut attirée par le spectacle d'un homme, court et trapu, la face mauvaise et dont la tenue débraillée marquait d'évidence le fâcheux état d'esprit. Sans une parole, il le regarde comme il sait regarder, les yeux rivés à ceux du soldat dont l'attitude reste hostile, puis, lui prenant la capote dont une déchirure fait un grand jour à l'un des pans : « Qu'est cela ? » lui dit-il, et des lèvres de l'homme sortent, hargneux, ces simples mots : « C'est un trou », mais prononcés de telle manière et dans un tel roulement qu'on ne pouvait s'y méprendre : tout le Midi parlait par cette bouche : « *Aco es un trouquet et un trouquet sé le cal pétassa* (1) ! » répliqua le général... Aussitôt le visage fermé du troupière se détend, marque une hésitation étonnée, puis s'éclaire d'un bon sourire. Mieux qu'aucune menace et qu'aucun discours, la musique familière de son patois, évocatrice du terroir, l'avait réconcilié simplement avec son devoir; l'arbre avait retrouvé ses racines.

Ce trait, choisi parmi tant

(1) C'est un trou, et un trou ça se raccommode.

Le département de l'Aveyron vient d'envoyer au Parlement pour le représenter le général de Castelnau. Le grand chef militaire avait hésité longtemps avant d'accepter la candidature que lui offraient ses compatriotes; ceux-ci vinrent à bout de la répugnance naturelle qu'inspirait la politique au vainqueur du Grand Couronné. Ils invoquèrent les liens de terroir et de race qui l'unissaient au Rouergue et la tradition familiale qui l'obligeait à suivre l'exemple de ses aïeux et de ses frères et à mettre au service de la petite patrie, comme de la grande, toutes les ressources si vivaces encore de son expérience, de son intelligence et de son cœur. Notre collaborateur a voulu, dans l'article qu'on va lire, marquer les traits essentiels par lesquels la candidature du Général a conquis tous les suffrages.



LE GÉNÉRAL DE CASTELNAU QUI VIENT D'ÊTRE ÉLU

DÉPUTÉ DE L'AVEYRON A UNE GROSSE MAJORITÉ.

d'autres et dans son extrême simplicité, définit la qualité d'âme d'un Castelnau, ce qui fait le propre de son génie et donne la clef de la souveraine attirance à laquelle nul n'a jamais pu se dérober, qui même l'a peu connu.

Cela suffit à la fois pour expliquer l'incompréhension d'un tel épanouissement de qualités par certains qui ne sont que médiocres et l'indéfectible attachement d'une province qui, pour la représenter dans une Assemblée nouvelle, à l'aube d'une résurrection nationale, l'a choisi comme le meilleur et le plus digne de ses fils.

Parcourez le Rouergue en tous sens, grimpez la montagne cristalline d'Aubrac, traversez les causses et les plateaux du Ségala; arrêtez-vous dans le moindre village et parlez à l'habitant. Son intelligence, la sûreté de son jugement vous frapperont; sauf au « pays noir », dans le bassin houiller, où le mineur a moins à craindre le grisou que les miasmes révolutionnaires, un robuste bon sens domine, qu'aucune propagande anarchiste ne peut sérieusement entamer. Le Rouergat est fier, tenace et courageux : — quinze mille sont restés sur les champs de bataille, — il se méfie de l'étranger; par contre, il aime jalousement sa terre et reste invariablement fidèle à ceux qu'il sait du même sol que lui; de là ce respect unanime dont jouissent les Castelnau et qu'exprimait un vieillard de Saint-Côme en disant : « Ils sont à nous depuis sept cents ans ! »

Mais suivons le « Maréchal » dans sa tournée, car il n'est pas question de général et

l'Aveyron, après Paris, a cousu les 7 étoiles aux manches du Grand chef? Cependant aujourd'hui ce n'est plus qu'un « pékin » qui se présente aux électeurs, sans insigne et sans ruban; un épais manteau — car il fait froid — l'engonce et laisse voir l'arcature des jambes enserrées dans les molletières; seul, le cachet militaire d'un « calot » enfoncé jusqu'aux oreilles a reçu l'agrément du préfet que l'or des feuilles de chêne n'eût pas laissé dormir.

Les affiches annonçant son arrivée sont inutiles; avant qu'elles soient posées tout le village sait qu'il doit venir et si, chaque fois, l'accueil est enthousiaste, ce qui pourtant domine est une note d'infinie tendresse; en vérité, la fête est de famille, pour tous et pour chacun.

Sous le hangar, dans la salle d'école, remplis à craquer, le général pénètre et, d'un pas alerte, gagne sa place. Les deux mains dans les poches de la veste, se penchant en dehors de l'estrade afin de mieux tenir le public sous son regard et sous sa voix, il parle... Ce n'est pas un discours qu'il prononce, c'est un « ancien » qui s'adresse à de moins vieux que lui



A L'ISSUE D'UNE RÉUNION ÉLECTORALE, LE GÉNÉRAL DE CASTELNAU EMBRASSE UN BÉBÉ EN MURMURANT A SON OREILLE UNE CHANSON DU PAYS.

tantôt familière, le général prêche l'union du capital et du travail et réclame pour eux des lois justes, utiles et bienfaitantes qui permettront le développement, dans le seul but d'utilité publique, de coopératives, de syndicats et d'associations.

De tous enfin, il réclame l'effort nécessaire, dans la concorde et dans la paix pour que soit exploitée la victoire et que lève une moisson, non pas riche de gloire seulement, mais aussi de profits certains pour l'avenir meilleur d'une France régénérée.

A cet effet, le grand chef convie son auditoire, au nom des morts, et bien peu parmi ceux qui l'entendent se déroberont à l'émotion qui les étirent; car la voix de celui qui connut le redoutable honneur de commander à des centaines de mille hommes est douloureuse et s'arrête à la gorge: c'est un père trois fois frappé et qu'entourent, sur l'estrade modeste, d'autres pères aussi qui, comme lui, se présentent aux suffrages du peuple et dont les fils, comme les siens, ont consenti le même sacrifice. Le silence est religieux; dans la communion du souvenir, toutes les âmes s'unissent: « Nous ne sommes vivants que

tenez de vos ancêtres, il faut le conserver l'améliorer et le transmettre plus riche encore à vos enfants; pour que cela vous soit permis, donnez votre confiance aux hommes de bonne volonté, amis de l'ordre et vos naturels défenseurs; fermez l'oreille aux paroles mauvaises et voyez ce que peuvent la tyrannie, le meurtre et l'anarchie ».

Au « pays noir », il se recommande du souvenir de son frère, Clément de Castelnau, ancien ingénieur en chef à Rodez, mort victime de son devoir professionnel, qui, directeur de la Grand-Combe, ne connut jamais de conflit ni de grève et fut nommé par ses 5 000 ouvriers conseiller général, en témoignage d'unanime fidélité; il rappelle aussi la confiance que lui manifestèrent les mineurs, lors de la débâcle financière de Terre-Noire et de Bessèges, lorsqu'ils l'imposèrent, en quelque sorte, à l'administration pour être le représentant de leurs intérêts compromis dans ce désastre.

A tous ces gens de labour qu'il tient sous l'emprise de sa parole, tantôt vibrante et

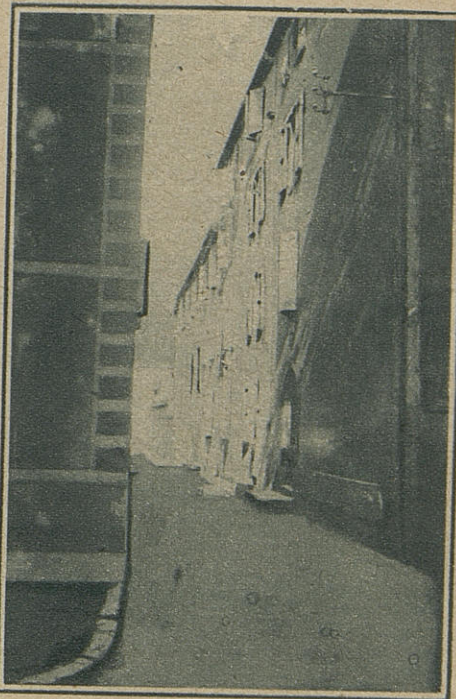


LA RUE DU GÉNÉRAL DE CASTELNAU A SAINT-AFFRIQUE. AU 1<sup>er</sup> PLAN, LA MAISON NATALE DU GÉNÉRAL.

« qu'il connaît et qu'il aime », mais cet ancien est tout environné de gloire et d'autant plus jaillissante que pendant trop longtemps on l'a voulu tenir en vase clos.

De cette gloire cependant, il ne fait point étalage et ce n'est pas chez elle qu'il veut trouver la raison du choix que ses amis ont fait de sa personne. Mais « tradition oblige », et voici l'explication du droit qu'on a de réclamer de lui plus que de tout autre et du devoir qu'il a de donner plus que quiconque. Comme il n'est pas de branches de l'activité sociale où, depuis des générations, un Castelnau n'ait brillé d'un très vif éclat, le général porte en lui sans qu'il le veuille, en même temps que tout l'honneur de tant de braves gens, la recommandation de leurs vertus particulières. Pour s'être épanouies au service et dans le cadre plus étroit de la « région » elles n'en furent que plus immédiates et d'un souvenir plus durable.

Ce sont là « les mille liens de terroir et de race » qu'évoque le candidat et pour que ces liens l'attachent aussi fort que possible à ceux qui l'écoutent, c'est en patois qu'il leur dit ce qui doit le plus toucher et pénétrer leur cœur: « Ayez le culte de votre foyer, aimez vos champs, vos prés, vos vignes; ce bien que vous



LE COLLÈGE DES PETITES-SŒURS BLANCHES A SAINT-AFFRIQUE DONT LE GÉNÉRAL FUT L'ÉLÈVE.

par la mort de nos enfants; leur sang est le ciment armé qui doit rendre indestructible le nouvel édifice à construire, la tâche est lourde, mais qui s'y dérobe trahit ses fils ».

De telles paroles ont secoué tout le Rouergue.

Mais celui qui les prononce ne veut pas quitter ses amis sur une pensée qui ne soit d'espérance joyeuse. A la porte de la maison qui vient de l'abriter, le général est arrêté par un groupe de jeunes filles et par des femmes qu'accompagnent leurs garçonnetts; elles l'acclament; ce gracieux enthousiasme le fait sourire; il interroge et l'une des mères tend au vieux soldat le montard jofflu qu'elle porte; doucement il le prend et l'embrasse, et tout en le caressant lui, dont douze berceaux ont béni le foyer, il chante à l'oreille du petit:

« L'oustal où soi nascut es pas ritche ni pauvre,  
Sept y siein espelit et sept y poudian caovre,  
Et y aben pas pastit, mai qué dins un castel  
De poulous, d'aigo fresco et de pâ del cantel ».

« La maison où je suis né n'est ni riche ni pauvre,  
Sept nous y avons grandi et sept nous avons pu y  
[tenir,  
Et nous n'y avons manqué, pas plus que dans un  
[château,  
Nide baisers, d'eau fraîche et de pain dans la huche »

ANDRÉ PIRONNEAU.



UN GROUPE SYMPATHIQUE: LE GÉNÉRAL DE CASTELNAU ACCOMPAGNÉ DU CLAIRON ROLLAND LE FAMEUX CLAIRON DE SIDI-BRAHIM. A SA DROITE, MGR. GINISTY, ÉVÊQUE DE VERDUN.

# LE PÈLERINAGE LITTÉRAIRE <sup>(1)</sup>

Pour monter l'escalier de rocaïlle, Gilberte accepta de mettre sa main dans celle de Jacques Maillard, et parvenue à destination, elle fut sans doute distraite par le spectacle de l'estuaire de la Gironde, car elle l'oublia, cette main, jusqu'à ce que quelque chose de tiède, peut-être un baiser, se posât sur son poignet juste au-dessus du bracelet-montre.

M<sup>me</sup> de Vercassière et Gilberte n'apparurent sous leur tente que fort tard, à marée haute. La tribu des Galifray de la Battut était déjà en costume de bain — des maillots à la mode, collants à craquer, épousant avec une même fidélité les angles de l'ossature de Nanette, la plus jeune, et les reliefs et capitons d'Henriette, l'aînée des neuf sœurs.

Mais on négligea la trempette. Gilberte raconta, raconta, raconta, devant les Galifray de la Battut verts d'envie, et devant les Dupont-Dubernet trop impassibles pour ne pas rager, et devant les Guignemare qu'on héla à leur retour de la pêche aux crevettes, et devant toutes les personnes qui voulurent écouter, tandis que M<sup>me</sup> de Vercassière approuvait constamment du chef, comme ces magots de porcelaine qui font toujours oui, et que les Chinois installent sur la table de leurs épouses pour leur enseigner la complaisance.

Annésie étrange, à la suite de laquelle un observateur peu judicieux eût épilogué sur l'inconstance féminine, Gilberte parla beaucoup de Théophile Garandet, et ne fit mention qu'une fois du sémillant Jacques Maillard.

Quand on jugea nécessaire d'aller dîner, l'heure traditionnelle avait sonné depuis longtemps.

— Ciel ! s'écrièrent en chœur ces dames. Nous n'aurons plus de gaz !

Car la municipalité royanaise distribue le gaz d'éclairage à heures fixes, chichement, comme on distribue la pitance aux pauvres à la porte des casernes.

Le soir, Gilberte et sa marraine restèrent peu au casino, le temps de s'assurer que Théophile Garandet n'y était pas. Elles rentrèrent à pied à la villa des Arbouses, et se séparèrent après avoir échangé un baiser, toujours tendre certes, mais un peu plus distrait que de coutume.

Gilberte n'avait pas sommeil ; elle s'accouda à la fenêtre pour rêver à son aise et profiter de la nuit.

Son cœur avait vibré pour la première fois. Elle pensait à Jacques Maillard. Le lendemain, quelle robe mettrait-elle pour aller à Foncillon ? La verte était plus récente, mais la rose était plus seyante. Va pour la rose. Pour le chapeau, mon Dieu, on aviserait au dernier moment, selon l'état du ciel.

Les roses embaumaient. Un léger ressac fouettait la place, la bordant de fine guipure blanche. Au loin, les phares du Verdon et de la Pointe-de-Grave clignaient de l'œil, et la tour de Cordouan plaquait une grosse étoile jaune au ras de l'horizon.

Soudain Gilberte tressaillit. Là, devant elle, un homme escaladait la clôture du parc. Machinalement, la jeune fille se rejeta dans l'ombre de sa chambre.

L'homme sauta dans un massif de fusains dont les branches se brisèrent sous son poids. Un autre homme parut sur la crête du mur, et se laissa tomber comme le premier.

Gilberte eut l'intention de crier au secours. Si elle ne le fit pas, c'est qu'elle craignit de causer une frayeur trop vive à sa marraine qui souffrait du cœur. D'ailleurs, elle n'avait pas peur. Trois domestiques vivaient dans la maison, et le concierge et son fils accourraient au premier appel.

Les deux nocturnes visiteurs connaissaient les aîtres. Sans hésiter, ils se dirigèrent vers les fenêtres du bureau. L'un d'eux s'appuya au mur, et de ses mains



GILBERTE N'AVAIT PAS DE SOMMEIL ; ELLE S'ACCOUDA A LA FENÊTRE POUR RÊVER A SON AISE ET PROFITER DE LA NUIT.

jointes à hauteur de ceinture, fit un marche-pied à l'autre.

Un coup de poing, un bruit de vitre cassée, et l'espagnolette tourna. L'homme qui restait seul dans le parc alla se poster derrière un catalpa. La jeune fille n'apercevait plus que le point brillant de sa cigarette.

Le cœur de Gilberte battait à grands coups. L'émotion qu'elle éprouvait n'était pas désagréable. Au fond, elle était ravie de vivre un chapitre de roman d'aventures.

Sa décision fut vite prise. Glissant le bras dans un tiroir, elle s'empara d'un revolver à crosse de nacre et descendit.

La porte du bureau était entrebâillée. Gilberte put voir par la fente, et le spectacle l'intéressa prodigieusement.

Le voleur était au milieu de la pièce, près de la vitrine aux émaux. On distinguait vaguement sa silhouette opaque.

Un léger dé clic troubla le silence. Le faisceau lumineux d'une lampe de poche balaya le petit meuble et se fixa sur la serrure. Une main fine, aristocratique, introduisit dans la fente une pince nickelée et pesa délibérément.



— HAUT LES MAINS ! DIT GILBERTE EN BRAQUANT SON REVOLVER.

Un craquement se fit entendre, la vitrine était ouverte.

Toujours dans la lumière, la main palpa les émaux, les soupesa, les retourna, les choisit...

Brusquement le vaste cabinet s'emplit de clarté. Gilberte venait de tourner le commutateur.

— Haut les mains !... dit-elle en braquant son revolver.

Mais de surprise, elle lâcha l'arme qui roula sur le tapis. Le voleur d'émaux, l'homme qui maniait si bien la pince-monseigneur, c'était Jacques Maillard, le secrétaire de Théophile Garandet, de l'Académie française.

Jacques Maillard, livide sous sa casquette, tenait toujours les mains en l'air. Pris sur le fait, dépouillé de sa superbe, il n'avait plus la mine d'un gentleman. Son prestige s'effondrait d'un coup ; Gilberte n'était plus en présence que d'un vulgaire monte-en-l'air. Il eut un geste ignoble, un geste d'escarpe prêt à tout pour sauver sa peau, mais il ne put supporter le regard indigné de la jeune fille, et resta debout, terrassé par la honte, les doigts joints devant le visage.

Depuis le « hands up » de Gilberte, ni l'un ni l'autre des acteurs de cette scène n'avait ouvert la bouche. L'homme qui faisait le guet n'avait donc rien entendu, mais il avait vu l'électricité s'allumer et ce qu'il considérait comme une grave imprudence de son complice l'inquiétait. Il s'était avancé sous la fenêtre pour dire à voix basse mais nette :

— Eh bien !... Galinier, que fais-tu ?...

A ce nom, Gilberte poussa un faible cri et chancela. Dans le parc, le pseudo-académicien détalait sans se soucier de son camarade. Galinier, croyant que Gilberte allait s'évanouir, s'élança. Elle le repoussa avec dégoût.

— Ne me touchez pas !... vous me faites horreur !...

— Pardon, murmura-t-il.

Et il se découvrit respectueusement, en coupable qui attend une sentence.

C'était là Galinier, le fameux écumeur des villes d'eaux. Pour explorer la villa, il avait eu l'audace de faire passer son complice pour l'un des écrivains les plus aimés de l'époque, et d'usurper lui-même le titre de secrétaire.

Si sa machination avait réussi, quelles chroniques amusantes dans les journaux !... Non content de dépouiller les deux femmes, il les eût livrées à la risée publique. C'était cela surtout que Gilberte trouvait peu élégant.

— Videz vos poches ! ordonna-t-elle.

Le cambrioleur se cabra :

— Je n'ai rien pris, mademoiselle...

Mais elle coupa sèchement :

— Alors, qu'attendez-vous pour filer, puis que vous avez terminé votre pèlerinage littéraire ?

Il tourna vers sa justicière une figure suppliante. Il voulait dire quelque chose, s'excuser de son acte inexcusable, s'élever peut-être avec amertume contre le destin qui le maintenait dans la voie du mal.

Il n'osa point. Cette jeune fille était si pure qu'il en eut peur.

— Adieu !... dit-il, tout à coup désinvolte.

Et d'un bond de gymnaste, il fut dans le jardin. Sa sortie était aussi hideuse que son entrée. Il avait éprouvé un bref remords, il avait eu conscience une minute de son misérable état, mais cela n'avait été qu'un éclair dans son âme. Le malfaiteur endurci devait se féliciter déjà d'avoir rencontré une petite oie blanche grâce à qui il pourrait continuer ses déprédations au lieu de se morfondre dans un cachot.

Gilberte sentit ses jambes fléchir, car elle avait atteint la limite de son énergie. Elle eut à peine la force d'éteindre la lumière du salon, et de remonter dans sa chambre où, jetée sur son lit, elle sanglota, longtemps, inconsolable, avec autant de chagrin que si elle eût perdu un ami très cher et très ancien.

RENÉ PUJOL.

(1) Voir le commencement de ce conte dans notre dernier numéro.

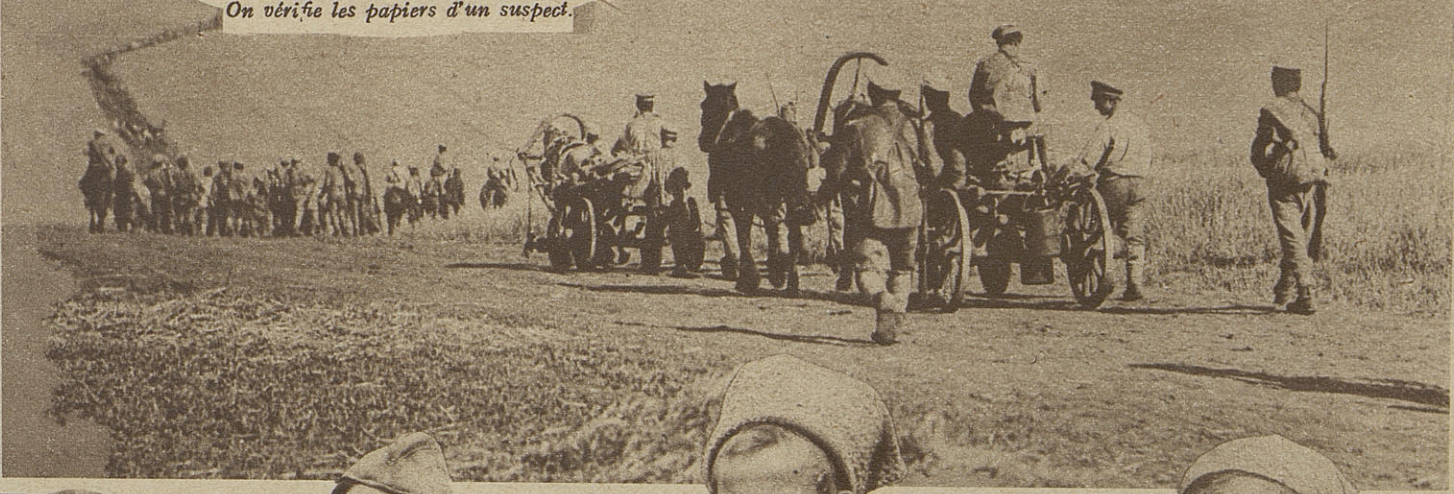
*J'ai vu...*

AVEC L'ARMÉE KOLTCHAK EN RETRAITE



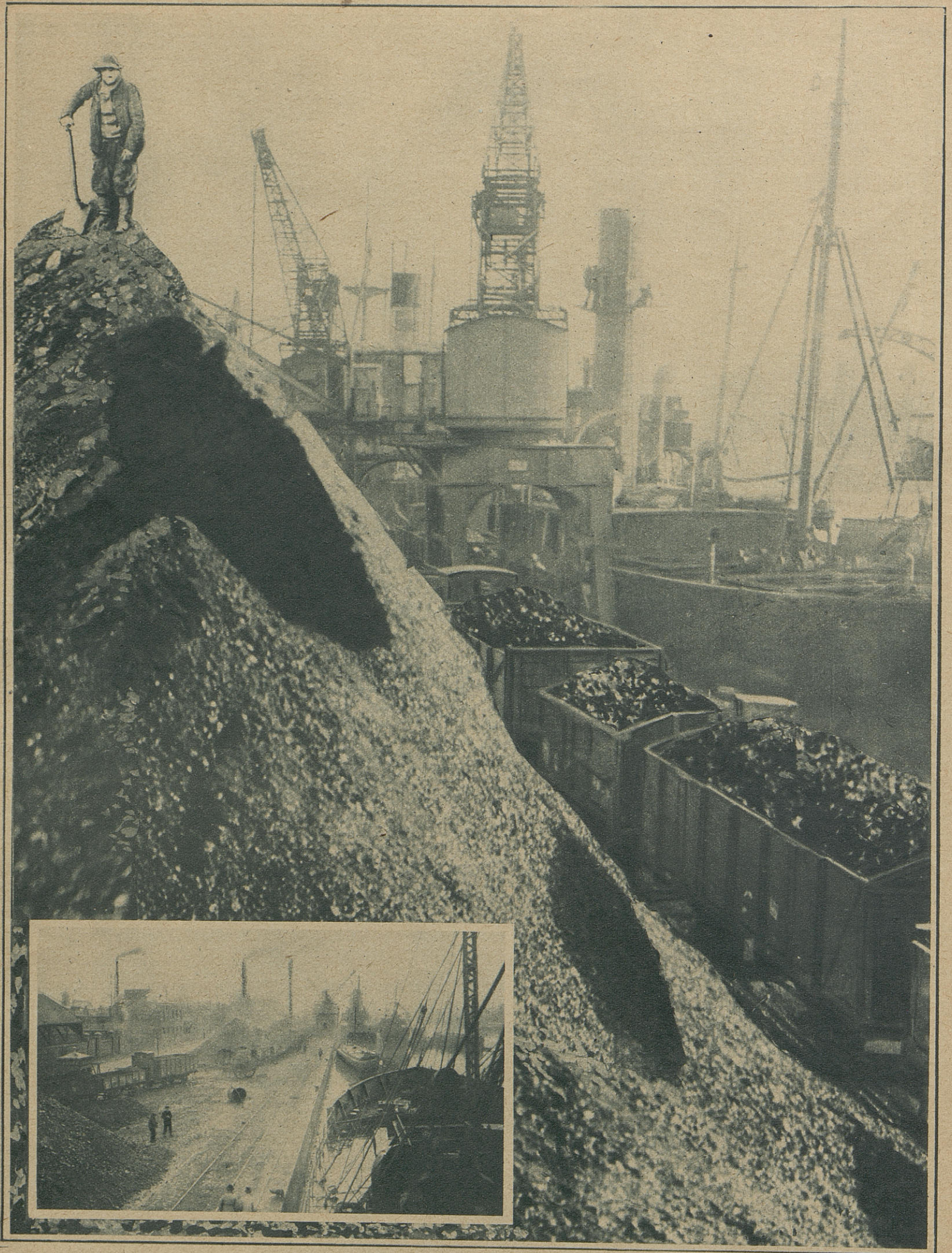
*On vérifie les papiers d'un suspect.*

*L'armée de Koltchak battant en retraite après une marche que l'on pensait victorieuse.*



*La misère des soldats de l'armée de l'ordre en Russie. (A droite.) La femme d'un colonel et son enfant qui suivent les déplacements des troupes.*

Cette photographie représente un groupe pris au hasard dans l'une des meilleures unités combattantes de « l'armée bourgeoise », de l'armée de l'ordre. On voit dans quel état de misère extrême elles vivent et qu'elles offrent plutôt l'aspect d'une bande de brigands que celui d'un régiment de ligne. Le dixième des hommes va nu-pieds. Et pourtant, dans cette incroyable misère, cette troupe s'est battue depuis un an, manquant parfois de guenilles pour envelopper ses pieds nus par un froid de 40° au-dessous de zéro. Tel est l'aspect imprévu que la guerre civile a pu donner aux armées de l'ordre, celle de Koltchak, de Denikine et de Youdenitch.



### LE CHARBON ABONDE DANS NOS PORTS

Au seuil d'un hiver déjà rigoureux, une inquiétude s'est emparée de tout le pays et particulièrement de Paris avec ses trois millions d'habitants ! Le charbon manque. Pourtant jamais, même pendant la guerre, les arrivages de charbons anglais n'ont été aussi forts qu'en ce moment : pendant les dix premiers jours de novembre 275.000 tonnes sont arrivées à Rouen, notre

grand port charbonnier. Au Havre, les charbons américains commencent à venir. Et rien que dans la dernière semaine d'octobre, plus de 1.200.000 tonnes de houille, tant des mines françaises que d'importation, ont été mises à la disposition du public. Mais on manque de wagons et les péniches ne veulent pas transporter. La crise charbonnière, c'est la crise des transports !



# UN JOLI NEZ ET

J'e prenais dernièrement le thé chez des amis, quand apparut une jeune fille que tout le monde connaissait bien et que personne ne reconnaissait plus.

Elle avait eu jusqu'ici dans le monde la réputation d'une femme fort désagréable; elle parlait peu ou pour dire des choses désobligeantes qui découvraient l'aigreur de son caractère. On l'excusait généralement. On savait en effet qu'elle souffrait extrêmement de son nez, un nez en trompette et tordu encore qui rendait ridicule un visage qu'elle aurait eu autrement charmant. Ce nez qui faisait sourire les passants, on ne pouvait pas y faire même très indirectement allusion. Elle était là-dessus aussi intransigeante que Cyrano, un Cyrano qui n'aurait pas trouvé son Christian. La regarder était même impossible, elle s'imaginait que vous examiniez son nez. On en était réduit à lui parler le regard baissé.

Mais ce jour-là, elle nous parut plus gaie que d'habitude. Sa bouche n'avait plus son pli hargneux, ses yeux étaient d'une autre lumière. Et puis il nous semblait qu'on lui avait changé son nez. Illusion sans doute, pensait chacun, car on n'aurait pas osé prononcer ce mot dangereux. Un nez est un nez, on n'en change pas. Et pourtant ce nez charmant n'était pas le sien. A qui l'avait-elle emprunté?

— Vous regardez mon nez, nous dit-elle enfin. Vous pouvez le regarder maintenant, je n'en ai plus honte. On me l'a corrigé. Et pas une cicatrice, voyez.

Je lui demandai le nom de ce médecin un peu sorcier qui l'avait opérée. Elle me le donna de bonne grâce. Ah ! c'est un véritable bienfaiteur de l'humanité. Sa voix tremblait d'émotion reconnaissante.

J'ai eu la curiosité d'aller voir le Dr Bourguet. Il m'a reçu très aimablement. Il y a des docteurs sombres, sévères et un peu mystérieux. Le Dr Bourguet au contraire est accueillant et gai. Il sourit, il rit, il se laisse interroger simplement et répond avec bonne humeur.

— Venez-vous me voir pour le nez ou pour les rides?

Le Dr Bourguet a trouvé en effet le moyen d'enlever les rides. C'est vraiment un sauveur de la beauté, un gardien vigilant de la jeunesse.

— Je viens vous voir pour les deux, docteur. Nous parlons d'abord nez. Il me met sous les yeux toute une série de photos. Voici un nez en selle, un autre en pomme de terre, en voici un dont la pointe pend vers le menton: «Tirez la langue et vous vous attrapez le bout du nez».

On peut classer ces nez en trois classes :

Les nez hypertrophiés.

Les nez déviés.

Les nez en selle.

Dans la première classe figurent tous les nez trop hauts, trop longs, ceux encore qui ont une courbe accusée ou bien qui présentent une bosse plus ou moins développée.

Les nez déviés sont innombrables. Il y en a mille et mille variétés.

Le nez en selle ou nez concave est assurément le plus inesthétique. Ici le cartilage, à l'exception de la partie qui soutient les ailes, s'est effondré. Le nez semble se réduire à deux trous.

Eh bien, tous ces nez peuvent être corrigés. Il n'y en a pas un qui sous la main du Dr Bourguet ne se redresse et redevienne normal.



LE TRAITEMENT DES RIDES. — Comment on fait disparaître une « patte d'oie » invétérée.

— N'y a-t-il que la question esthétique qui attire vers vous ces infortunés ? demande-je au docteur. Un nez mal fait n'est-il pas encore une véritable infirmité qui a des repercussions sur l'état général ?

Le Dr Bourguet reconnaît que le nez dévié,



LE NEZ DE CYRANO !... — S'il eût connu le Dr Bourguet, Cyrano aurait pu prétendre à l'amour de Roxane...

outre qu'il entraîne une modification souvent désagréable de la voix, peut encore être un obstacle sérieux à la fonction respiratoire et être la cause d'affections plus ou moins graves. On peut voir dans l'anosmie, par exemple, une conséquence de la déviation nasale.

— Mais, nous dit le docteur, ces opérations ont surtout un intérêt psychique. Vous ne pouvez pas vous figurer à quel degré de désespoir peuvent tomber les personnes qui ont un nez déformé, excessif ou ridicule. Quelques-unes exagèrent peut-être. Leur nez s'il n'est parfait est fort correct. Mais combien sont de véritables victimes. A force d'entendre des



AVANT ET APRÈS. — Toute une série de nez hypertrophiés, déviés ou en selle qui sont devenus les plus jolis des nez du monde.

# PLUS DE RIDES

réflexions déplacées dans la rue, de sentir des regards insolents, beaucoup souffrent si vivement que leur caractère en est affecté pour toujours. Quelques-uns n'osent plus sortir. La plupart deviennent neurasthéniques. J'en ai connu qui parlaient de se tuer.

— Et l'opération est longue, difficile ?

— Au contraire, très courte et très facile. L'opération dure en tout une demi-heure, la convalescence huit à dix jours.

— Le nez une fois anesthésié, la peau est séparée de la charpente, puis soulevée.

S'il s'agit d'enlever du cartilage, le docteur se sert de la scie à main ou d'une fraise électrique et de la lime pour finir. Pour les nez déviés, le malade peut être obligé de porter pendant quelques jours un appareil qui assure la bonne rectitude obtenue.

De toute façon, l'opération étant interne et n'intéressant que la charpente, aucune cicatrice n'est visible une fois que la peau est replacée sur la carcasse reconstituée.

— Lorsque, nous dit le docteur, je présente le miroir au malade étendu sur la table d'opération, vous ne pouvez vous imaginer la joie qu'il éprouve. J'ai guéri des blessés très gravement atteints. Ils se rendent bien compte que je leur ai sauvé la vie. Eh bien, leur reconnaissance n'atteint pas à celle du monsieur à qui j'ai rendu son nez correct. Ici c'est un bonheur si grand qu'il me surprend presque à chaque fois, bien que j'aie déjà fait un très grand nombre de ces opérations.

— Opérez-vous plus de femmes que d'hommes. Car la coquetterie féminine...

— Oh ! il ne s'agit pas là de coquetterie. J'opère autant d'hommes que de femmes. Mais pour les rides, je ne soigne que des femmes. D'ailleurs celles-ci y sont plus sujettes que les hommes. Leur peau est plus souple, la maternité la rend encore moins ferme. Les rides, c'est la peau qui se détend et creuse des sillons. C'est un signe de l'âge.

On comprend donc que les femmes repoussent ce témoin gênant qui ment moins facilement que leur mémoire. Un homme d'esprit n'a-t-il pas écrit :

« L'homme a un an de plus chaque année et la femme tous les trois ans seulement ».

Désormais, elles pourront avouer vingt ans à soixante et être crues.

Le Dr Bourguet leur enlève ces durs sillons qui se creusent du nez à la bouche, la patte d'oie, le double menton, le creux du cou et leur fait des visages frais et lisses.

L'opération consiste à tirer la peau exactement comme on tend une toile qui tient ferme d'un côté.

Pour supprimer le sillon qui part du nez, il faut remonter la joue. On y parvient en tirant la peau jusqu'à ce qu'elle se déplisse.

Pour la faire tenir, une cicatrice ici est nécessaire, mais elle sera dissimulée dans le cuir chevelu au-dessus des tempes.

Pour le cou, on remontera derrière l'oreille, pour le front sur le sommet de la tête.

L'opération est-elle définitive. Le Dr Bourguet déclare que cela dépend des sujets. Chez quelques-uns il a remarqué après un certain temps un plissement de la peau qui peut d'ailleurs être tendue à nouveau. Ces peaux où revenaient les rides étaient d'ailleurs opérées depuis quatre ans déjà.

Quatre ans sans rides, c'est déjà quelque chose, et puis on peut toujours recommencer; puisqu'on ne souffre pas et qu'il suffit d'un quart d'heure. Un quart d'heure tous les quatre ans pour être jeune. Combien de femmes en dépensent plusieurs chaque matin pour le paraître sans y réussir.



Un vieux visage raviné qui peut devenir frais et lisse comme celui d'une jeune fille de vingt ans.

ANDRÉ GRIMAUD.

# LES ÉCHOS DE "J'AI VU"



Le général Maistre remet à une orpheline la croix gagnée par son père.

## DEUX ATTITUDES

« Du charbon ! mais il y en a, nous affirme le ministère des travaux publics. Il y en a 12 000 tonnes au Havre, 98 000 tonnes à Rouen, dont 10 000 pour la région parisienne ». Tout se réduit donc à une question de transport.

Or, nous lisons dans un appel distribué par le syndicat général de la marine fluviale, canaux et rivières (ouvriers de la navigation) :

« Mariniers !

« 1<sup>er</sup> novembre : Vous démarrerez à 8 heures pour amarrer à 16 heures »

Au moment où nous attendons le charbon promis, voilà un syndicat qui, faisant fi de l'intérêt général, prescrit l'arrêt des bateaux après 8 heures de marche.

En regard d'une telle attitude, il est bon de relever l'information suivante :

« Le personnel des transports sur le Rhin et ses affluents, de la région de Duisbourg, a décidé pour atténuer la crise du charbon dans l'Allemagne du Sud, de fournir chaque jour deux heures supplémentaires de travail et de renoncer au repos dominical ».

Comme dit l'autre : « Ah quel plaisir d'être Français. »

## LAURENT TAILHADE

— Le jour de votre mort, vous n'aurez qu'un œil à fermer, et vous n'aurez pas à rendre l'esprit.

Le mot n'a pas été dit à Tailhade, mais par Tailhade, à un autre borgne de ses amis, car l'esprit qu'il eut à rendre, lui, en fermant son œil, brûlait comme du vitriol.

On a écrit qu'il était né dans la Navarre espagnole. C'est une erreur. Il vit le jour à Lannemezan et son père était président du tribunal de Bagnères-de-Bigorre. Destiné à la prêtrise, il fit des études au séminaire de Sempé. Il se maria trois fois. De sa dernière femme, née Pochon de Kolney, il eut une fille, Laurente. Toute sa vie, il entoura sa mère, qui mourut très vieille, d'un culte touchant.

— Je vous prie, disait-il un jour au poète Jacques Dyssord, d'écrire un article sur moi dans le *Mémorial des Basses-Pyrénées*, un article où vous diriez qu'en somme je ne suis pas tellement anticlérical qu'on le croit. Cela fera tant de plaisir à ma mère !



Carpentier à Londres où il doit rencontrer Beckett en décembre.

## L'ÉTÉ DE LA SAINT-MARTIN

Nous entrons dans cette période de l'année dite été de la Saint-Martin. On connaît mal l'origine de cette légende charmante. Lorsque Saint-Martin après avoir coupé son manteau pour en donner la moitié au pauvre, rentra à son corps, il y fut accueilli froidement. On lui fit remarquer que c'était bien de faire la charité mais que les vêtements du gouvernement prêtés au légionnaire n'étaient pas sa propriété et qu'il avait fait tort à l'État. Il fut donc poursuivi et condamné. On usa d'indulgence à cause de ses bonnes intentions. On l'envoya pourtant au poteau où il fut fouetté. Mais l'époque était fort avancée. Le malheureux tremblait de froid. Dieu, dans son ciel, aperçut le légionnaire et eut pitié de lui, il fit descendre des rayons de soleil pour le réchauffer. Ce soleil qui renaît chaque année à la même époque, c'est comme un semblant d'été.

Et c'est l'été de la Saint-Martin.

## DU COUVENT AU BOLCHEVISME

On annonce que, touché par la grâce, l'ex-moine Iliodor s'est rallié au bolchevisme. Il s'adonne à une propagande active et fait main basse sur tous les biens des églises et des couvents.

On se souvient qu'Iliodor s'était acquis, par son amitié avec le tsar et avec Raspoutine, une célébrité universelle. Cette amitié avait pris fin d'une manière assez tragique avant la déclaration de guerre. Iliodor avait voulu démasquer Raspoutine auprès de Nicolas II et de l'impératrice. Arrêté, incarcéré dans un couvent, il fut contraint de quitter la Russie.

Déguisé en femme, il passa la frontière suédoise le 2 août 1914. Il s'établit à Christiania comme mécanicien. Puis il partit pour l'Amérique et il y écrivit des souvenirs sensationnels sur Raspoutine, sous le titre *Sviatoï Tchort* (le diable saint).

## LA CHAMBRE IMPROVISÉE

Le correspondant à Rome d'un journal anglais publie l'anecdote suivante : « Comme j'attendais un ami qui devait arriver par un train de nuit, j'avais pris à la gare centrale un billet de quai et je vis plusieurs autres personnes imiter mon exemple. Je remarquai que certaines, au lieu d'arpenter le quai, se rendaient tout droit



À Londres la lauréate d'un concours de laideur.

à la salle d'attente des premières classes. Je parlai à l'une d'elles qui me déclara que, devant séjourner à Rome pendant quarante-huit heures, elle n'avait pu trouver une chambre dans aucun hôtel ; elle avait donc décidé de camper dans la salle d'attente. Tous les bancs de la salle étaient ainsi occupés par de malheureux voyageurs qui ne pouvaient nulle part trouver un abri ».

Voici une façon élégante de résoudre le problème du logement.

## AIGLES DE BASSE-COUR

On sait que l'aigle allemand a récemment été transformé par ordre du nouveau gouvernement qui a enjoint à l'artiste de lui donner un aspect plus pacifique.

Peut-être le peintre a-t-il pris comme modèle quelque volaille, ainsi qu'il arriva, paraît-il, à l'artiste qui peignit l'aigle double de l'empire russe. Il avait, en effet, à ce que raconta la *Novoie Vremia*, contemplé

longuement deux poulets fraîchement tués avant d'évoquer l'image symbolique.

Quant à l'aigle des États-Unis, ce fut le sculpteur Saint-Gaudens qui fut chargé d'évoquer ses traits.

Mais lorsque l'image parut, la presse l'attaqua avec une grande véhémence. Saint-Gaudens avait, en effet, pourvu d'abondantes plumes les

jambes de son oiseau et l'ensemble des électeurs ne voulait pas d'un aigle ainsi enjuponné. Les autorités durent enlever à Saint-Gaudens la commande pour la passer à Bela Pratt, qui mit au monde un aigle aux jambes nues, et plus vraisemblable.

## PLACE AUX MAIGRES

Les apprentis députés doués d'embonpoint savent-ils à quoi ils s'exposent en demandant un siège aux électeurs ?

Chargé d'un rapport sur les transformations à apporter à la Chambre, M. Trélat a observé ceci pour s'asseoir, chaque député ne dispose que de 0<sup>m</sup>,48 de largeur de siège, alors que les enfants des écoles primaires ont droit à 0<sup>m</sup>,50.

En outre, le patient doit se tenir le torse droit et les jambes d'équerre et s'il veut croiser les jambes, il gêne ses voisins. Quant aux gens d'embonpoint, ils feront comme ils pourront.

Candidats, soyez maigres et de petite taille.



Un aviateur emporte un jeune veau à bord de son appareil.

## LE SYSTÈME TAYLOR APPLIQUÉ AUX ABEILLES

Il paraît que, d'après nos conceptions sur l'organisation du travail, les abeilles perdraient du temps. Elles sont incapables de modifier leurs propres habitudes. Au contraire, l'étude de l'architecture des ruches faite par l'homme lui permet de construire une ruche mieux disposée, de réduire le nombre des abeilles nourricières et d'augmenter celui des abeilles ouvrières.

Les experts du gouvernement américain sont arrivés à modifier la composition des ruches. C'est ainsi, par exemple, qu'une ruche contenant 40 000 abeilles, comprenant avant la guerre un nombre égal de nourricières et de travailleuses, est devenue actuellement presque exclusivement une ruche productrice. De cette façon, le rendement des ruches a été augmenté pendant la guerre de façon remarquable : la production de miel pour la consommation intérieure a été accrue et la production pour l'exportation a été quinze fois plus forte qu'avant la guerre.

## CACHEZ CE DOS QUE JE NE SAURAI VOIR...

Une vague de pudeur sévit aux États-Unis. Certains journaux, comme le *New-York Sun*, stigmatisent l'extravagance immorale des modes parisiennes et des décolletages sans borne.

Or, il paraît que la mode du dos offert aux regards en son entier nous vient d'Amérique. D'autre part, nous n'avons pas le souvenir que nos braves alliés, à Paris, aient été particulièrement offusqués par les dames court vêtues du faubourg Montmartre et des promenoirs de music-halls.

## BALLES DE GOLF

Les Anglais sont grands amateurs de golf. Un statisticien a eu l'idée de calculer le nombre de balles qui s'employaient pour ce jeu chaque année dans les îles britanniques. Il est arrivé au chiffre formidable de 7 000 000.

Il a été calculé que pour maintenir ce chiffre et satisfaire ainsi les besoins des joueurs, toujours plus nombreux, il sera nécessaire d'en fabriquer annuellement 2 000 000.



À Londres : la lauréate d'un concours de beauté.



Un chef de Basutos endossant la tenue d'aviateur.

Aperçu général sur la Crise Universelle



Hier, je rencontre Delrue. Toujours chic, toujours élégant. Mais o! Stupéfaction, il se promenait nu-pattes malgré la rigueur de la saison. " Eh quoi? lui dis-je, suivrais-tu donc l'antique méthode Kneipp? " - Hélas! me répondit-il - Que n'est-ce!! Non. Tu vas comprendre.



Pour avoir des bottes à notre époque, il faut avoir fait son beurre.

Pour se procurer du beurre, il faut avoir de la braise.

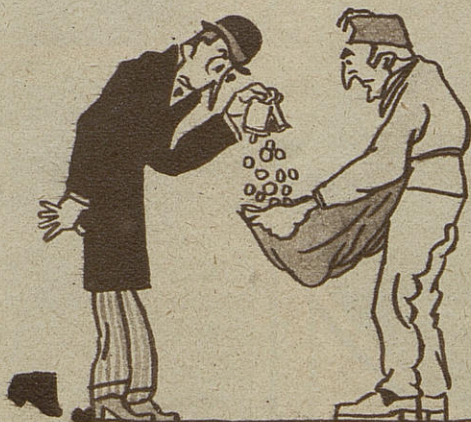
Pour avoir de la braise, que faut-il? des transports.



Et pour avoir des transports, il faut faire feu des quatre pattes.

Or, pour faire du feu, un poêle est indispensable.

Et pour avoir un poêle, il faut d'abord pouvoir le loger.

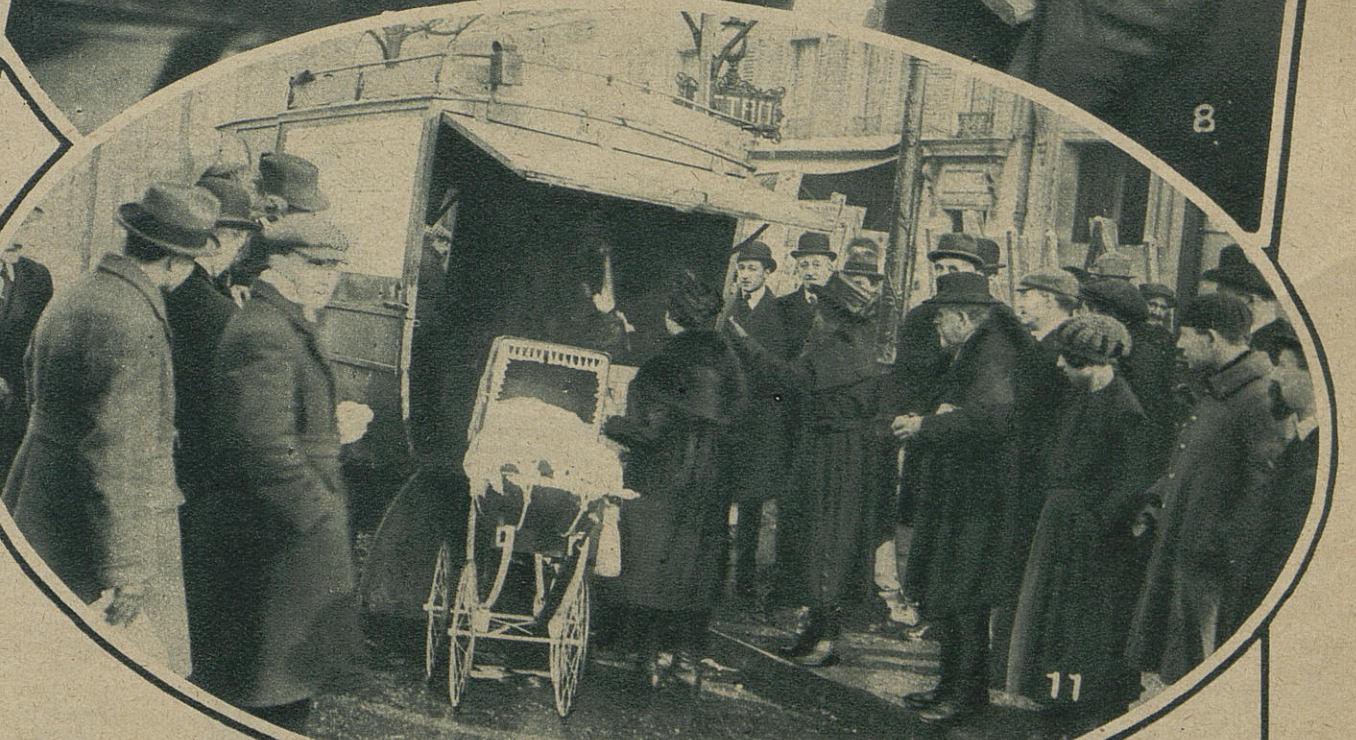
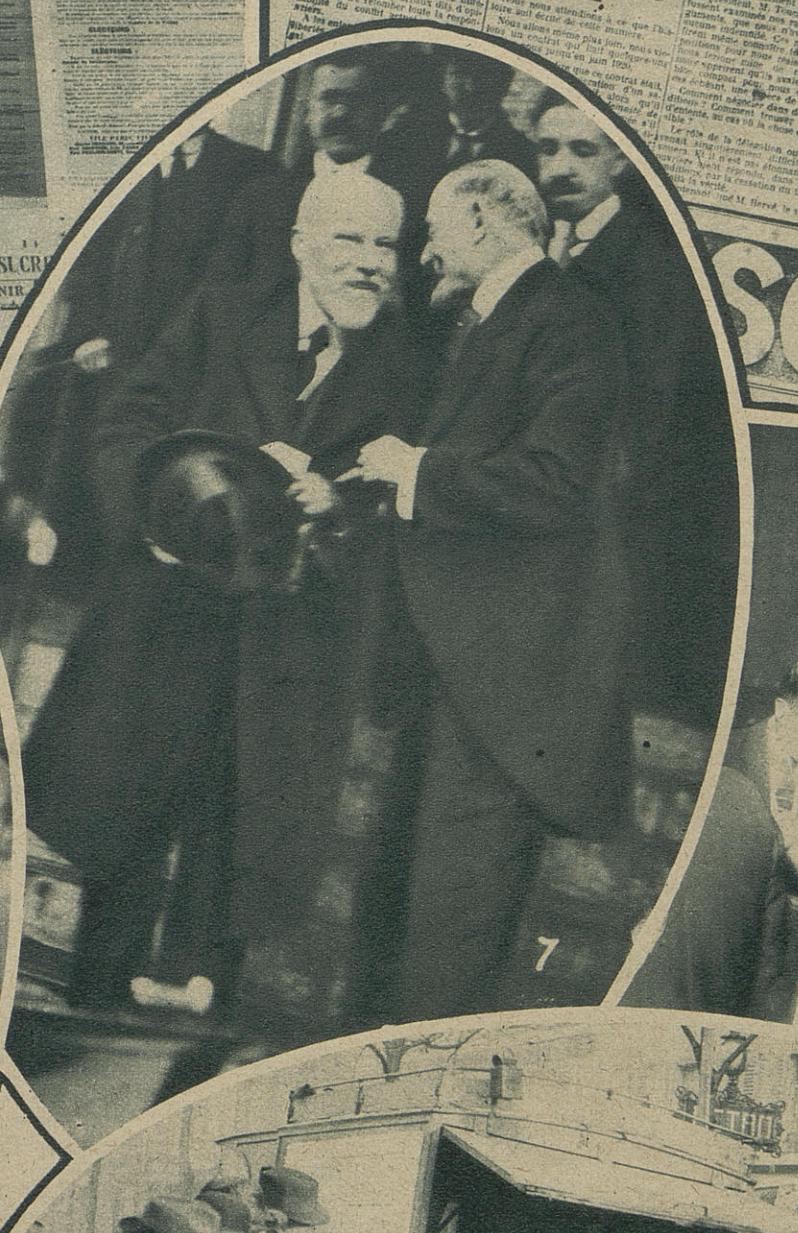
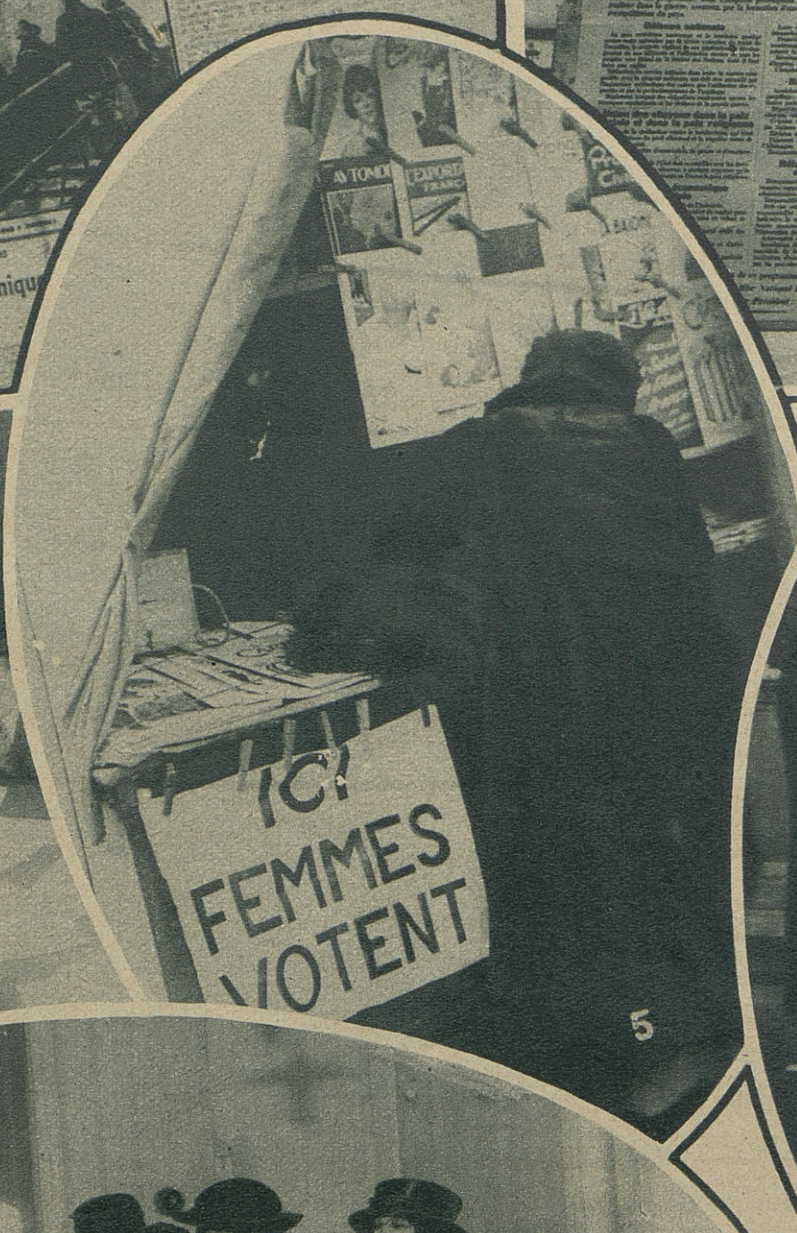
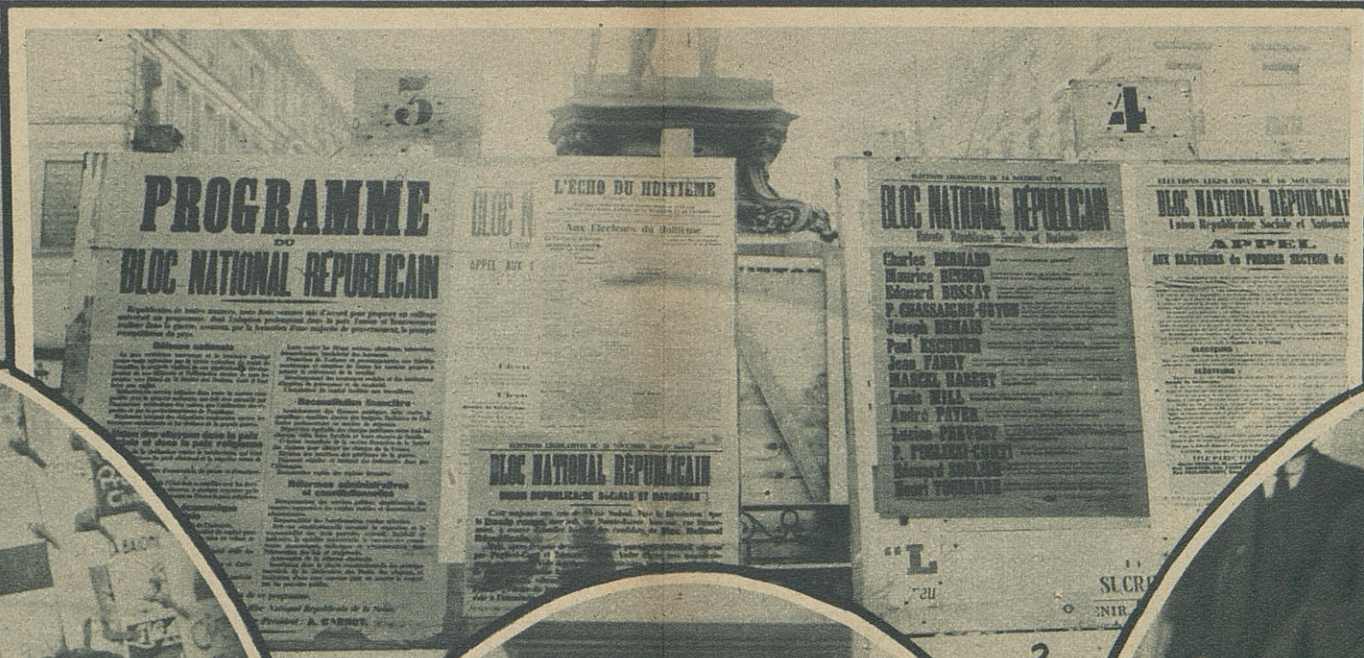


Or, un logement ne s'acquiert que si l'on a du foin dans ses bottes.

Et pour avoir des bottes il faut... voir plus haut.

- Tu comprends maintenant me dit Delrue.  
- Je comprends! lui répondis-je.

(Composition inédite de Hémard.)



(1) Le premier numéro de la Presse de Paris, dû à la collaboration des journaux parisiens (nuance « Bloc national ») et qui parut matin et soir pendant la durée de la grève des ouvriers imprimeurs. Il marqua la dernière semaine de la période électorale. — (2) Les affiches de divers partis. — (3) L'en-tête du premier numéro de la Feuille Commune, journal unique des feuilles d'opinions dites « avancées ». — (4) L'appel des noms au scrutin, le 16 novembre au soir. — (5) Un kiosque spécialement aménagé par l'Œuvre pour permettre aux femmes de voter. — (6) Un électeur vote à la

mairie du VI<sup>e</sup> : le geste du « peuple souverain ». — (7) Le Président de la République sortant de la rue d'Anjou où il est venu voter. — (8) On commence le dépouillement des bulletins. — (9) Chez un habitant de bonne volonté de la rue Blomet qui a installé un bureau de vote des femmes, sous le patronage du journal l'Œuvre. On sait que ce vote est purement théorique. — (10) Une affiche éditée par un parti qui hante la peur du bolchevisme. — (11) Le journal Excelsior fait circuler des voitures et camions qui permettent de recueillir les suffrages des femmes.



J'EN PARLE SANS FAUSSE MODESTIE PARCE QUE...

## LES JAMBES

LE PETIT CANCALE, 20 ans.

BARON BOTERNEAU, qui avoue 59 ans.

ALPHONSE, valet de chambre de Cancale.

Chez Cancale, vers les deux heures de l'après-midi. — Un salon où sont déposés sur les dossiers des sièges des pourpoints, hauts-de-chausses, petits manteaux, collerettes, toquets, etc., à se croire chez un costumier. Cancale va et vient, très affairé. Boterneau, dans un fauteuil, fume un cigare.

BOTERNEAU. — Alors, vous dites que c'est jeudi, ce bal chez les Berthevin?

CANCALE. — Oui, mon bon.

BOTERNEAU. — Et vous êtes en duc de Joyeuse?

CANCALE. — Oui, mon bon.

BOTERNEAU. — Je vous félicite. Étant données vos jambes...

CANCALE. — N'est-ce pas? Il m'était difficile de choisir, en dehors du maillot et du Henri III?

BOTERNEAU. — Absolument.

CANCALE. — Elles sont bien, pas vrai? mes jambes.

BOTERNEAU. — Charmantes.

CANCALE. — C'est ce qu'on me dit de tous les côtés. Et j'en parle sans fausse modestie, parce qu'après tout, je n'y ai aucun mérite. C'est le Créateur qui les a faites comme ça! Bénissons-le, mon bon.

BOTERNEAU. — Je sais ce que c'est. J'ai été comme vous, quand j'avais votre âge. Vous êtes trop jeune pour...

CANCALE. — Mais non. Mais non. Je me rappelle avoir entendu dire bien des fois à mon oncle, et aussi à mon père: «Tu vois bien, ce vieux daim de Boterneau? Il a eu des jambes étonnantes!»

BOTERNEAU. — Oui. Où qu'a sont à présent?

CANCALE. — A sont là, parbleu! dans votre pantalon. Elles ne sont pas envolées.

BOTERNEAU. — Sans doute. Elles sont toujours là. Mais c'en est d'autres. Plus les mêmes.

CANCALE. — Allons, allons. N'attristez pas mes vingt ans.

BOTERNEAU. — Vous avez raison, ça n'avance à rien.

CANCALE. — A rien du tout, mon bon. Et pis, ce n'est pas pour ça que je vous ai prié de venir. Non. Précisément parce que vous avez eu de la jambe et que vous n'êtes pas un profane, je tiens à avoir votre avis, et pour ce

bal Berthevin, je ne remuerai pas un doigt sans vous consulter.

BOTERNEAU. — Vous êtes trop gentil!

CANCALE. — Je ne suis pas gentil, je suis égoïste. Je blague, mais soyez persuadé que je sais à qui je parle.

BOTERNEAU. — Je vous écoute.

CANCALE. — Voilà, mon bon. Ah! d'abord...



— METTEZ-LES SUR LE PIANO.

(Il sonne, le valet de chambre paraît.) Alphonse, apportez-moi les copies.

ALPHONSE. — Avec la boîte à maillots?

CANCALE. — Bien entendu. (Alphonse sort.) — C'est une idée que j'ai eue, très ingénieuse, et très pratique. Sur soi-même, on ne voit rien. Aussi, pour mieux me rendre compte de l'effet des maillots, des reflets, du jeu des nuances, de tout enfin, j'ai fait mouler mes jambes, les deux... il y a de ça six mois.

BOTERNEAU. — Une seule aurait suffi.

CANCALE. — Non pas. La droite n'est pas la gauche, et réciproquement. C'est comme les feuilles des arbres... Vous savez qu'il n'y en a pas deux, dans toutes les forêts de la terre, qui se ressemblent?

BOTERNEAU. — On le prétend, mais ça n'a jamais été vérifié.

CANCALE. — Enfin, les savants l'affirment. J'ai donc fait mouler mes deux jambes... par un habile praticien.

BOTERNEAU. — Je m'imagine que ça doit être très désagréable, cette maçonnerie?

CANCALE. — Faut pas être chatouilleux. Et puis ça fait du mal quand on retire les moules, parce que ça colle et que ça vous arrache votre gentil duvet.

BOTERNEAU. — Bah! Il repousse après.

(Alphonse reparait, apportant deux grandes boîtes, l'une longue, l'autre courte et carrée. Il les dépose à terre. De la boîte longue, il sort deux jambes grandeur nature en plâtre, coupées en haut de la cuisse.)

CANCALE, à Alphonse. — Posez-les là, sur le piano. C'est parfait.

ALPHONSE. — Et la boîte aux maillots?

CANCALE. — Mettez-la sur le fauteuil. (Alphonse sort.)

BOTERNEAU, qui s'est levé et s'est approché des plâtres. — Nom d'un bonhomme! Il me semble que je passe devant un magasin d'orthopédie!

CANCALE. — Soyons sérieux. Vous voyez: voici donc la répétition exacte de mes jambes. Elles sont toutes les deux très bien venues.

BOTERNEAU. — La droite surtout.

CANCALE. — Je ne déteste pas la gauche.

BOTERNEAU. — Croyez-moi, la droite est meilleure. Elle est plus complète.

CANCALE. — Vous trouvez? Moi, je serais très embarrassé de dire celle que je préfère.



— JE SUIS TROP HAUT

bien, dès que j'ai un bal costumé sur la planche — et je suis invariablement invité à tous ceux qui se donnent — je m'enferme avec Rosa et Josepha.

BOTERNEAU. — Pardon, que dites-vous?  
CANCALE. — Mes jambes mobiles... ce sont les noms que je leur ai trouvés pour les désigner.

BOTERNEAU. — Très amusant.  
CANCALE. — C'est Rosa la droite.  
BOTERNEAU. — Et Josepha la gauche, alors?

CANCALE. — Il y a des probabilités. Je m'enferme donc avec elles, et je leur mets successivement tous mes maillots.

BOTERNEAU. — Les vingt paires?  
CANCALE. — Les vingt. Ça me prend deux bonnes heures.

BOTERNEAU. — Ce n'est pas encore trop.  
CANCALE. — Et puis, quand même, on ne peut pas dire que ça soit du temps perdu.

BOTERNEAU. — Ça, non.  
CANCALE. — Et alors je vois, je réfléchis, je médite. J'essaie d'une couleur, je la prends, je la quitte, je la reprends. Ah! il est bien rare que je me décide du premier coup, parce

que j'ai le travail très lent. Une fois que j'ai bien vu au jour, je tire les rideaux, je fais la nuit, et j'allume, pour juger aux lumières. Presque toujours, j'obtiens alors des effets imprévus qui viennent changer mes idées, qui me font repartir sur une nouvelle piste.

C'est mes deux filles. On les aime autant l'une que l'autre.

BOTERNEAU. — Et à quoi ça vous sert-il, ces deux postiches?

CANCALE. — Vous le demandez!

BOTERNEAU. — A cor et à cris. Expliquez leur usage, faites-les manœuvrer devant moi.

CANCALE, désignant la seconde boîte apportée par Alphonse. — Ouvrez cette boîte. (Boterneau l'ouvre.) Qu'est-ce qu'il y a dedans?

BOTERNEAU. — Des paires de bas roulées.

CANCALE. — Non, monsieur, ce ne sont pas des bas, ce sont des maillots de toutes couleurs et de toutes nuances.

BOTERNEAU. — Ça a dû vous coûter très cher?

CANCALE. — Très... Depuis le noir le plus sombre, le plus espagnol, jusqu'au chair, fleur-de-pêcher. Eh

Voilà le grand service que me rendent mes plâtres; ça me permet de tourner autour de mes jambes et de les examiner sous tous leurs aspects.

BOTERNEAU. — Évidemment, c'est un avantage.

CANCALE. — Inappréciable! Je sais bien que la plupart de mes amis se moquent de moi et me prennent pour un grotesque.

BOTERNEAU. — Après? Est-ce que ça vous atteint?

CANCALE. — Non. Je suis trop haut. Une des grandes forces de ma vie, Boterneau, c'est que je n'ai jamais craint de braver le ridicule. Je fais ce que j'ai à faire. Droit au but. Le reste, ça m'est égal.

BOTERNEAU. — « Bien faire et laisser dire. » Vous êtes dans le vrai!

CANCALE. — Ça vous ennuerait-il que nous passions ensemble en revue la série?

BOTERNEAU. — Des maillots?  
CANCALE. — Oui.

BOTERNEAU. — Pas le moins du monde.  
CANCALE. — Merci, vous êtes un camarade. Vous me direz votre pensée, pour ce Joyeuse. Je suis perplexé. J'hésite entre un gris-perle et un citron.

BOTERNEAU. — Oh! ça ne vous semble pas un peu verjus, le citron?

CANCALE. — Il n'est pas criard, mon citron, Boterneau. C'est un citron très sage, très repent.

BOTERNEAU. — Moi, je vous conseillerai plutôt le gris-perle.

CANCALE. — Je n'y suis pas hostile, parbleu! Mais c'est que les femmes préfèrent le citron. Et dame! comme c'est à elles qu'il faut songer avant tout, dès qu'on se décolète...

BOTERNEAU. — Vous le prendrez?  
CANCALE. — J'y incline.

BOTERNEAU. — Mon cher, c'est bien imprudent, ce que vous faites là! Oh! que c'est imprudent, mon cher!

CANCALE. — Je ne vous dis pas. Mais qui ne risque rien n'a rien. Et si vous saviez, sous le maillot citron, comme la jambe est craquante et belle! Rien n'est perdu, ni sacrifié; d'abord les parties rondes y gagnent: ça leur donne une espèce de luisant argenté; et puis les muscles, le jarret, les jolis détails du genou prennent une importance!... Vous n'avez pas idée.

BOTERNEAU. — Si! J'en ai porté un dans le temps chez la marquise de Coulance, eh bien, ces deux jambes citron, claires et satinées,

on a trouvé que j'avais l'air d'un berlingot! Alors, pour le duc de Joyeuse, ça ne serait peut-être pas le cas de risquer cette comparaison.

CANCALE. — Avec moi, elle est inadmissible. D'autant que, — je vous en demande pardon, — mais berlingot n'avait peut-être pas été suggéré par la couleur de vos jambes.

BOTERNEAU. — Par quoi alors?

CANCALE. — Par leur forme.

BOTERNEAU. — Leur forme! Qu'est-ce que ça veut dire, ça? Qu'elles auraient été tournées, mal faites... Ah! mon pauvre enfant, vous oubliez que j'ai eu les plus belles jambes de Paris, pendant vingt ans. Vous en conveniez vous-même tout à l'heure.

CANCALE. — Après tout, je n'en sais rien, je ne les ai pas vues.

BOTERNEAU. — A votre bal, chez les Berthevin, demandez à toutes les mères. Elles les ont vu, elles.

CANCALE. — Et vous, avez-vous vu les leurs?

BOTERNEAU. — Souvent, jeune homme. Et je vous souhaite que les jambes de leurs filles ne vous soient pas plus cruelles qu'à moi. Là-dessus, je vous quitte. Vous êtes un gentil petit garçon, mais vous venez de me manquer de respect, à moi, votre aîné; ne vous étonnez donc pas si je m'en vais.

CANCALE. — Fâché?  
BOTERNEAU. — Fâché.

CANCALE. — Comme vous voudrez. Prenez-les à votre cou. Je ne vous retiens pas. Mais là, vrai, y a une chose que vous avez, en tout cas, plus mal faite que les quilles.

BOTERNEAU. — C'est?

CANCALE. — Le caractère, mon bon.

BOTERNEAU. — J'aime mieux ne pas répondre. Bonsoir.

(En se retournant pour s'en aller, il accroche du coude une des jambes posées sur le piano, qui tombe avec fracas.)

LE MÊME. — Ça y est. C'est Rosa!

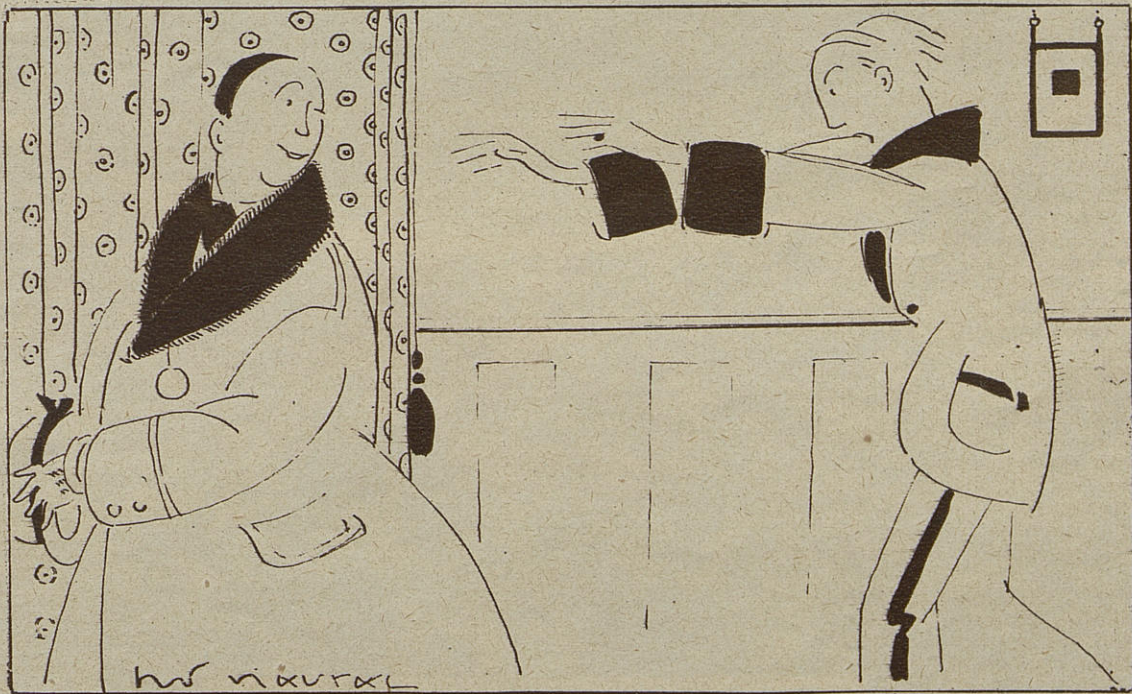
CANCALE, se précipitant. — Non, mais en voilà un animal! Il me casse la jambe, à présent!

BOTERNEAU. — Ça n'est pas un grand malheur, mon Dieu. Vous avez dû garder le moule.

CANCALE. — Vous-même! Sortez. Filez.



— JE RÉFLÉCHIS JE MÉDITE...

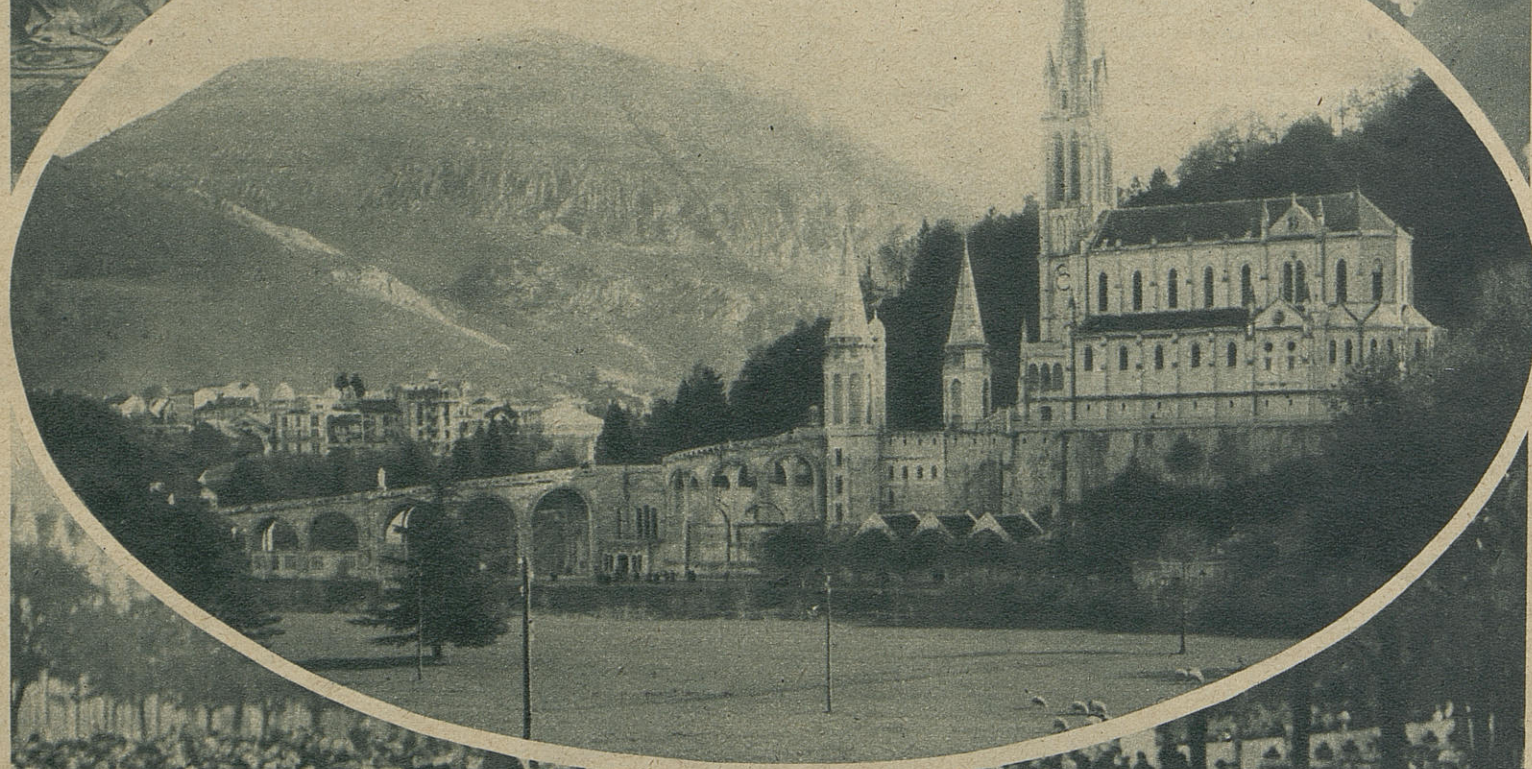
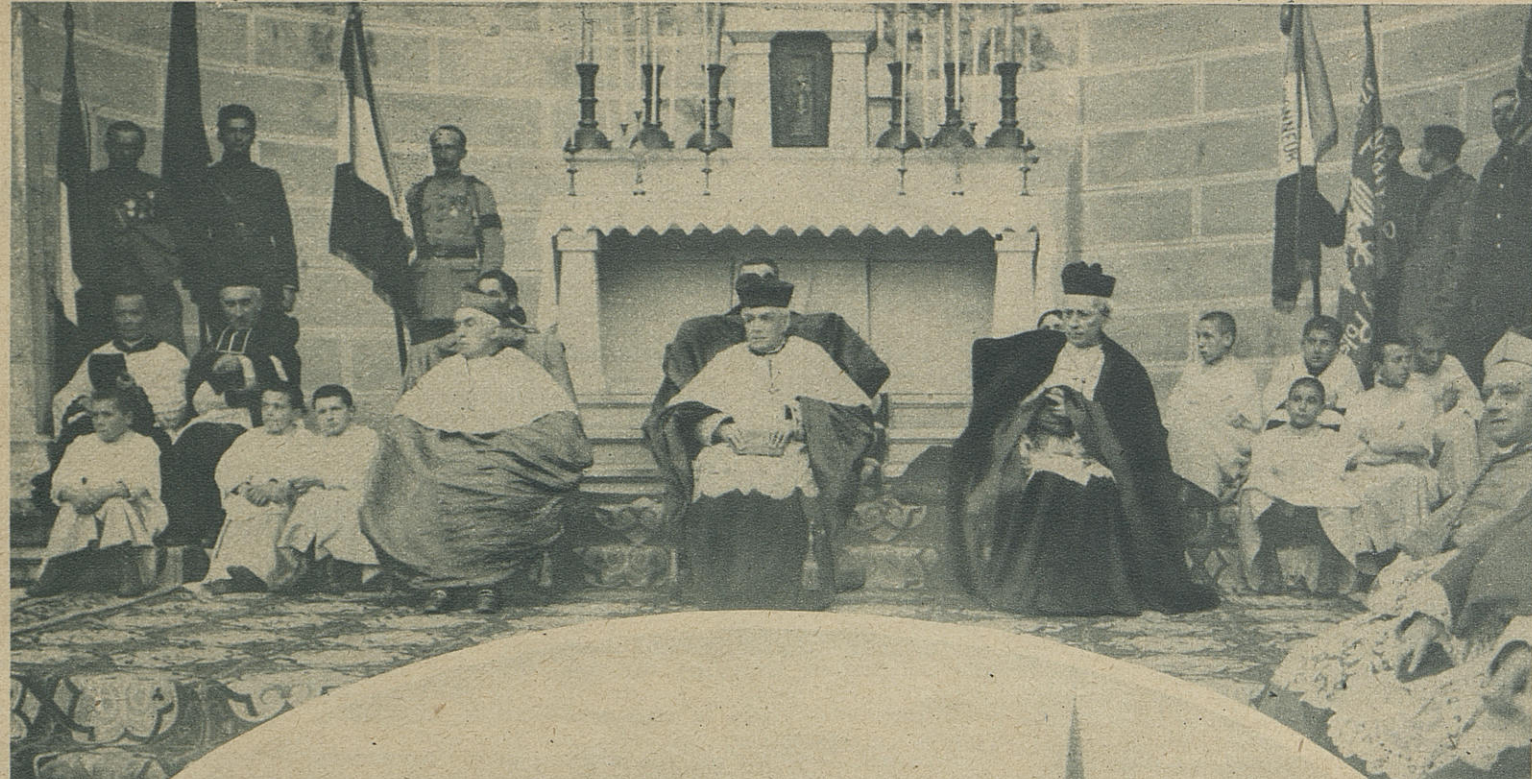


— SORTEZ... FILEZ...

HENRI LAVEDAN,  
de l'Académie Française.

# UN PÈLERINAGE A LOURDES, LE JOUR DE L'ARMISTICE

*Les vêpres à la chapelle Saint-Roques. — Les trois cardinaux écoutant le discours de Monseigneur Tissier, évêque d'Arras.*



**Les mutilés français et belges, et des soldats en foule sont allés fêter à Lourdes l'anniversaire de la signature de l'armistice. La cérémonie, présidée par trois cardinaux et l'évêque d'Arras M<sup>gr</sup> Tissier, qui prononça un magnifique discours d'actions de grâces, fut prodigieusement émouvante. (Cl. H. Manuel.)**

*Les soldats devant la chapelle Saint-Roques*

*écoutant le discours de l'évêque d'Arras.*

*J'ai vu.*

POUR CEUX QUI VEULENT APPRENDRE LEUR MÉTIER

# L'Institut industriel du Nord de la France

Le travail est toujours récompensé. Et ce fut parce qu'ils ont travaillé courageusement que les élèves de l'Institut industriel du Nord de la France — ceux de l'Institut, comme on les appelle en argot d'étudiant — ont sauvé peut-être leur École elle-même, mais en tous cas la plupart des merveilleux instruments de précision qu'elle possédait.

Pourtant on sait qu'à Lille, les Allemands durant quatre ans ne négligèrent aucun pillage. Nos malheureuses usines en sont les preuves.

Lorsque la guerre fut déclarée, les études

utiles en trompant les ennuis d'une vie de captifs.

Naturellement, il ne pouvait être question pour cette réouverture de l'Institut sous la férule de l'ennemi que de la formation de jeunes gens de quinze à seize ans au maximum, les seuls qui par leur âge n'eussent été contraints à l'évacuation avant la prise de la place. Une quarantaine d'élèves furent donc admis, dont 32 pour le cours d'études préparatoires et 8 en première année de génie civil. En 1916, les cours de G 2 pouvaient fonctionner et l'année suivante tous les cours fonctionnaient normalement, si bien qu'à la fin de cette troisième année d'occupation quatre élèves — leurs noms doivent être cités — les jeunes Mauger, Soyez, Tacquet et Lereune sortirent avec leur diplôme.

Lors de la délivrance de Lille, l'Institut comptait 125 élèves, et aux examens de la promotion de G 3 en 1919, 15 diplômés, qui avaient fait leurs quatre années pendant l'occupation, obtinrent leur diplôme.

Quel bel exemple d'énergie sous les yeux de l'envahisseur qui n'osa pas enlever les dynamos qui servaient pour les cours. « Attendez quelque temps encore ! » allait dire à la Kommandantur M. Paillot, professeur-adjoint à la Faculté des Sciences de Lille qui faisait fonction de directeur. La Kommandantur consignait les dynamos et patientait, se rattrapant ailleurs, comme à l'École des Arts et Métiers; elle patienta si bien que le jour de la fuite arriva et les dynamos étaient toujours là. Malheureusement le bel outillage d'essai mécanique avait été enlevé. Par exemple, les appareils en cuivre avaient été enduits d'une couche de noir animal. Ainsi camouflés, ils échappèrent aux réquisitionneurs.

Parfois, les Allemands venaient réquisitionner des élèves de l'Institut et les emmenaient pour les faire travailler dans leurs tranchées. Naturellement les jeunes Lillois refusaient énergiquement tout travail et leur séjour dans la ligne de feu était toujours abrégé parce que leurs professeurs, insensibles aux rebuffades, allaient les réclamer impérieusement.

◆ ◆ ◆

L'Institut industriel du Nord, où une jeune fille d'Alger licenciée en sciences a demandé son admission de droit, vient donc de faire sa première rentrée normale depuis la guerre, puisque celle d'octobre 1914 n'avait pu avoir lieu. Sur les élèves des différentes promotions qui auraient dû rentrer à cette époque, quarante sont d'ailleurs tombés au champ d'honneur !

Fondé, il y a une quarantaine d'années par le département du Nord et la ville de Lille, l'Institut industriel avait d'abord pour but de former des ingénieurs exclusivement pour les principales industries de la région. Mais depuis les progrès de la mécanique, de l'électricité et de la chimie ont ouvert de nouveaux débouchés aux ingénieurs I. D. N.

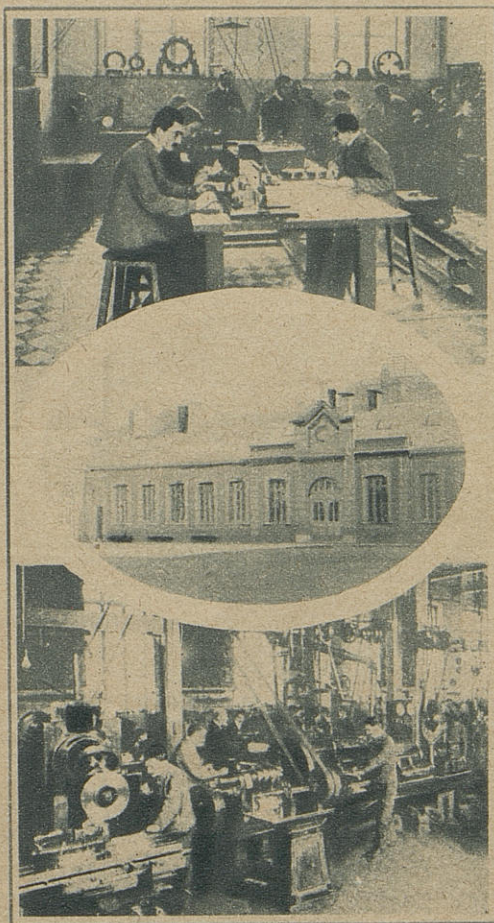
L'enseignement de l'Institut qui est à la fois théorique et pratique a pour but de former des ingénieurs-électriciens, des ingénieurs-mécaniciens, des ingénieurs-chimistes et aussi des directeurs d'usines.

La durée normale des études est de trois années pour la division dite de Génie civil (type École centrale des Arts et Manufactures), sauf pour les élèves qui font une année préparatoire. Cette durée peut être abaissée à deux ans pour les élèves qui entrent directement en deuxième année de Génie civil ayant été admissibles à Polytechnique, à Normale supérieure sciences, ou étant licenciés en sciences.

Les candidats reçus à la première partie du baccalauréat (latin-sciences) ou sciences-langues vivantes et ceux qui sont pourvus d'un diplôme de bachelier sont admis de droit en année préparatoire. Les autres candidats doivent avoir au moins seize ans et subir les épreuves d'un examen. Sont admis de droit

en première année de génie civil avec ceux des élèves de l'année préparatoire ayant satisfait aux examens de passage, les candidats pourvus d'un des diplômes du baccalauréat ancien de l'enseignement secondaire classique ou de l'enseignement secondaire moderne (lettres-sciences ou lettres-mathématiques) ou du diplôme du baccalauréat nouveau avec la mention mathématiques.

Les sciences pures et les langues vivantes sont enseignées par des professeurs des Facultés et du Lycée de Lille; les cours techniques sont professés par des ingénieurs attachés aux principaux services publics et les travaux

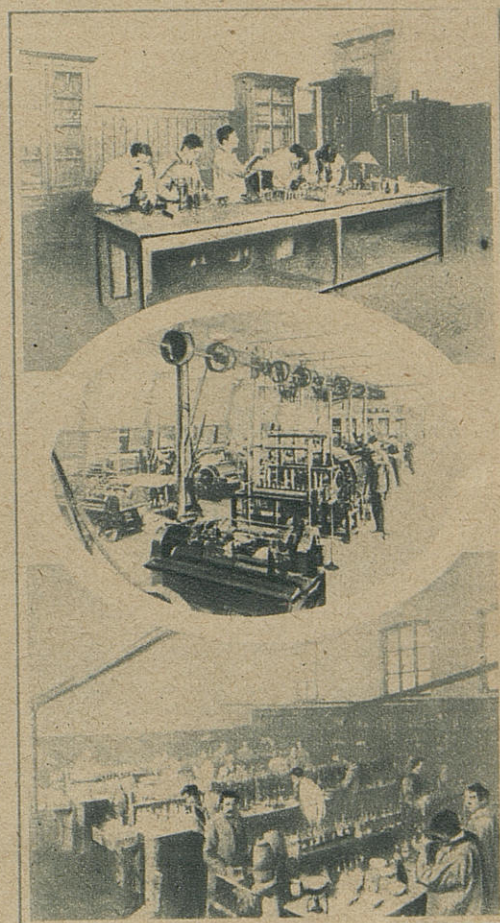


EN HAUT : Laboratoire d'électricité : aux mesures de résistance. AU MILIEU : L'aile de l'Institut où les classes eurent lieu pendant la guerre. EN BAS : A l'atelier : ajustage et machines-outils.

venaient de finir à l'Institut et sur les 111 élèves que comptait les cours de G 3, c'est-à-dire de troisième année de préparation au génie civil, 85 étaient sortis avec leur diplôme d'ingénieur I. D. N.

Les vastes bâtiments de la rue Jeanne-d'Arc étaient donc vides lorsque commença le bombardement de Lille. Une dizaine d'obus tombèrent sur différentes parties de l'Institut mais sans causer de graves dommages. Dès les premiers jours de l'occupation, l'Institut avait été transformé en caserne sous l'appellation de « Ludwigskasernen ».

Mais à la suite des démarches répétées de la préfecture et des professeurs, la Kommandantur finit au début de 1915 par autoriser la reprise des cours, restituant une partie des laboratoires pour y recevoir les élèves. On fit appel à ceux des professeurs demeurés à Lille et pour remplacer ceux qui avaient dû partir aux armées, on fit appel à des spécialistes de bonne volonté, désireux de se rendre



EN HAUT : Au laboratoire de microbiologie. AU MILIEU : A la filature. EN BAS : Laboratoire de chimie générale.

d'ateliers sont dirigés par des ingénieurs praticiens et des contremaîtres. La moitié du temps est consacrée aux travaux d'ajustage, de modèlerie, aux exercices de filature et de tissage, aux manipulations de physique et de chimie, aux essais de résistance des matériaux, à la construction, au montage des appareils électriques, et désormais aux essais des moteurs d'aviation.

Le régime de l'Institut comporte l'internat, le demi-pensionnat et l'externat; il comporte donc des frais d'études et de pensionnat à la charge des familles. Mais les départements du Nord, du Pas-de-Calais, de la Somme et de l'Aisne et les principales villes du Nord avaient fondé avant la guerre des bourses pour subvenir au moins en partie aux frais de ceux des élèves originaires de ces départements dont les ressources étaient insuffisantes. La ruine momentanée du fait des horreurs de la guerre permettra-t-elle les mêmes sacrifices ?

HENRY COSSIRA.



# La Science pittoresque

## LA CRISE DE L'HABITATION

Chaque semaine a sa crise, chaque région est victime de plusieurs crises et chaque pays voit augmenter le nombre et l'importance des crises. Toutes proviennent des mêmes causes ; elles s'entremêlent comme un réseau de fils barbelés que seuls les chars d'assaut ont pu écraser. Qui donc inventera le « tank » économique attendu ?

La crise de l'habitation est la plus effrayante de toutes pour ceux qui en sont les victimes. Dans les régions dévastées, une année entière a été perdue en discussions, en échanges de paperasses administratives, si bien qu'aujourd'hui, à l'entrée de l'hiver une grande partie des habitants de la zone de feu n'ont pu réintégrer leurs foyers. Ceux qui ont osé se fixer dans le désert sacré vivent dans des caves, sous des planches soutenues par des pans de murs calcinés, dans des grottes, dans des baraquements militaires et quelquefois — cesont les plus favorisés — dans des cabanes démontables.

On cherche en vain le remède et les esprits faux ont imposé les grèves et la journée de huit heures : double coup de massue qui assomme toutes les énergies !

Partout, d'ailleurs, les maisons manquent, aussi bien à Paris qu'en province et dans tous les pays belligérants, même en Amérique, en raison du chômage éprouvé par l'industrie du bâtiment, victime de la guerre. Partout, aussi, le prix élevé de la main-d'œuvre et des matériaux a fait naître et maintient un état de paresse, une crise du travail, qui sévit dans toutes les branches de l'activité humaine.

La crise du bâtiment ne peut être résolue d'une manière satisfaisante d'après la technique moderne sans imposer au propriétaire une dépense excessive qui l'obligera à augmenter fortement le prix des loyers. On peut cependant trouver une solution autre en adoptant de nouvelles méthodes.



Une des plus grandes organisations ouvrières des États-Unis a étudié récemment la construction d'une colonie de *homes* pour ses employés. Elle a choisi un terrain qui sera « planté » de maisons pour 600 familles. Toutes seront construites en briques et formées de 5 à 6 pièces selon les besoins des futurs locataires ; aucun salon, aucun hall central, que l'on considère comme des inutilités.

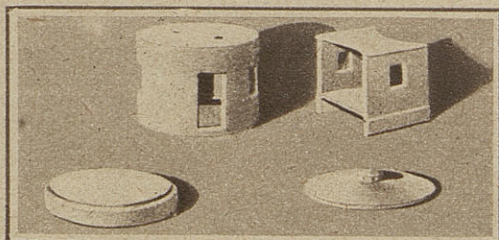
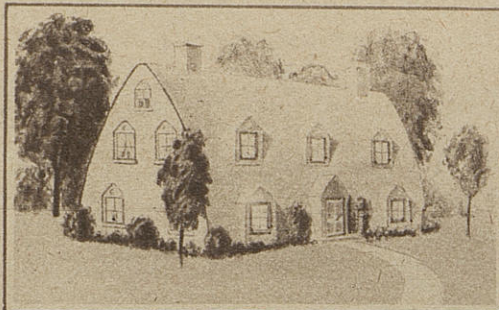
A New-Orléans, un architecte, M. C. N. Wisner, renverse toutes les conceptions actuelles en matière d'habitation. Il ajuste les unes à côté des autres une série de pièces rondes, isolées les unes des autres, réunies par des halls qui sont utilisés, les uns comme vestibules, d'autres comme cabinets de toilette, etc. Chaque unité, construite en béton, résiste parfaitement à toutes les différences de température : chaude en hiver et fraîche en été.

Mais la caractéristique du système réside dans l'originalité du procédé de construction. Chaque pièce étant d'un même modèle peut être construite en série dans une usine spéciale et transportée rapidement sur les lieux d'utilisation. Une famille qui débute dans la vie peut se contenter de deux pièces et d'une cuisine accompagnées de leurs halls de communication. Plus tard, si la maison devient trop étroite, on ajoute une nouvelle pièce, reliée aux autres par un troisième hall et ainsi de suite.

On peut donner à l'ensemble la forme que l'on désire : forme en équerre ou en T ou en carré avec

une cour intérieure, les unités et les halls se prêtant à toutes sortes de combinaisons. L'ensemble se présente alors sous l'aspect, non plus d'une maison d'habitation ordinaire, mais sous celui d'une agglomération dont toutes les maisons seraient réunies entre elles. On pourra rapprocher à ce système l'inconvénient de ne présenter que des rez-de-chaussée ; il serait peu grave si l'on prend la précaution d'installer l'immeuble sur un terrain sec.

Le système, particulièrement pratique, exige beaucoup d'espace ; il ne serait pas recommandable



POUR PARER A LA CRISE DES LOGEMENTS. LE PLAN ET LES DÉTAILS DE LA MAISON ROULANTE ET FAITE D'ÉLÉMENTS TRANSPORTABLES.

maison est donc beaucoup plus chaude qu'une autre également faite en béton mais dont les murs

pour la construction des immeubles dans les villes : mais les campagnes s'en accommoderaient parfaitement et les frais de construction se trouveraient fortement réduits.

Voici un autre système de maison : celle-ci est toutentière, sauf les murs avant et arrière, qui sont creux. Le toit lui-même qui descend jusqu'au sol comporte des chambres à air sur toute sa longueur et sur la hauteur de deux étages.

Toutes les parties de la maison sont faites de blocs de béton que l'on moule en série, comme dans le système précédent et qui sont construits dans des machines spécialement imaginées en vue d'une production intense. Quant à la charpente intérieure, elle peut être faite soit en bois, soit en béton.

Ces maisons, dont l'inventeur est anglais, coûtent paraît-il environ 30 p. 100 moins cher qu'une construction semblable en briques.

Le principe de construction en pierres creuses de béton n'est pas nouveau, mais jusqu'ici le système ne paraissait devoir donner que des architectures très sévères. La preuve est faite que le béton de ciment peut être utilisé sous des formes très originales et en même temps d'un prix de revient très réduit.

Nos architectes, particulièrement non techniciens du ciment, seraient-ils incapables d'appliquer le procédé à la construction française ?

## UNE NOUVELLE MACHINE A PELER LES POMMES DE TERRE

Nous avons déjà décrit ici même une machine à peler les pommes de terre. En voici un nouveau modèle constitué par deux brosses entre lesquelles le tubercule se dépouille complaisamment de son épiderme. Ces brosses sont faites de fils métalliques ; elles se font vis-à-vis et sont montées sur une plaque tournante actionnée par des engrenages et une manivelle. La pomme de terre est placée entre les deux brosses et comme celles-ci tournent en sens inverse, elle reste en place tout en subissant un raclage rapide et énergique. Pour faciliter l'opération on peut piquer la pomme de terre avec une fourchette et l'obliger à rester soumise à l'action des brosses.

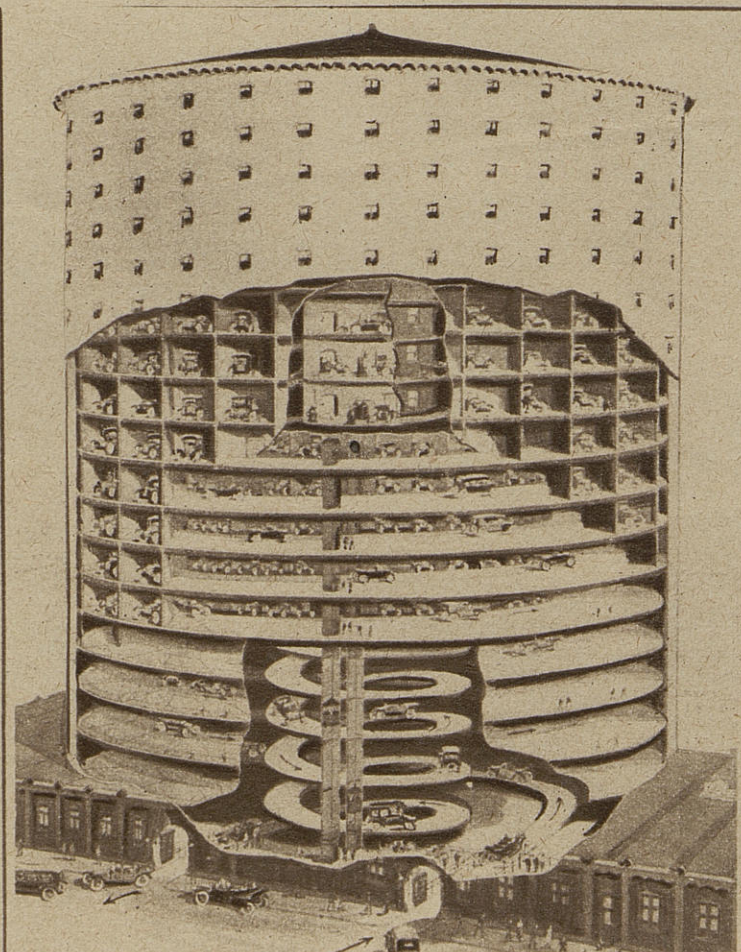
## UN GARAGE GRATTE-CIEL

Après la maison gratte-ciel, voici les garages gratte-ciel, nés comme de juste aux États-Unis où on résout toutes les difficultés en maçonnerie toujours plus haut.

De l'autre côté de l'Atlantique où sévit, non seulement une crise des logements, mais aussi une crise de garage, le nombre des automobiles augmente sans cesse et la place pour les loger diminue. Avec cela les voleurs d'autos deviennent de plus en plus nombreux.

La solution de ce troublant problème du logement des autos a été trouvée par un ingénieur, M. Eugène G. Higgins, de Hackson, dans l'État de Michigan. Il propose d'élever, au milieu du quartier des affaires des grandes villes, une immense tour que représente notre dessin extrait du *Scientific American*. On y voit deux portes débouchant sur la rue ; l'une est réservée à l'entrée des autos et l'autre à leur sortie. Dès qu'elles ont franchi le seuil elles trouvent un chemin incliné contournant en spirale le mur extérieur de l'édifice et allant se loger dans l'une des pièces aménagées spécialement pour les recevoir tout autour de la spirale. Pour sortir, les autos s'engagent sur une autre spirale intérieure de plus petit diamètre qui leur permet de descendre doucement vers la porte de sortie. Chaque homme d'affaires, chaque chauffeur est locataire d'un garage dont il possède la clef, de sorte que l'établissement prend l'aspect d'un mouvement public où chacun peut louer une pièce.

Des bureaux, des magasins de vente de pièces détachées, des salles d'attente, des ateliers de réparation complètent l'aménagement général de cette curieuse installation.



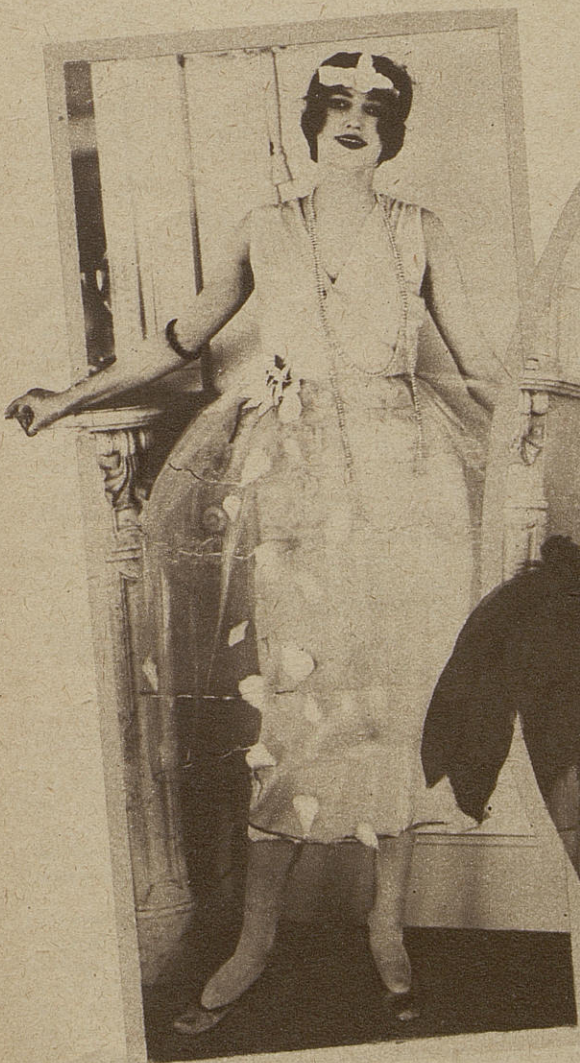
UN GARAGE AMÉRICAIN QUI PEUT CONTENIR SEPT CENT AUTOS QUI VONT ET VIENNENT SANS SE GÊNER.

UNE PARTIE DE RUGBY MOUVEMENTÉE



Le team de Perpignan, dont dix équipiers tombèrent au champ d'honneur, est venu matcher au Parc des Princes l'équipe de l'Étudiante Parisienne. Les Perpignonnais, après une belle résistance de Paris, l'emportèrent de haute lutte et montrèrent qu'ils avaient conservé ces qualités qui en 1914 leur assurèrent le championnat de France.

LA MODE ÉLÉGANTE POUR LE SOIR



Robe du soir en tulle sur fourreau de satin blanc. A droite, à la ceinture, une rose rose dont les pétales s'effeuillent sur le transparent de tulle.

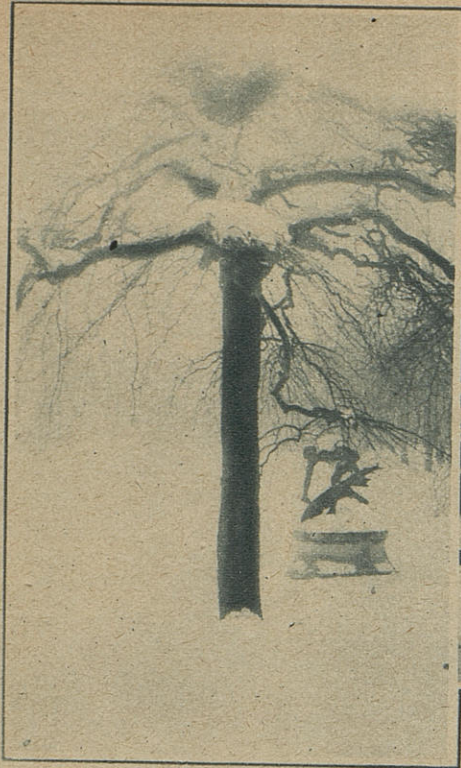


Robe de bal en tulle bordé d'un petit liséré de soie. La robe et le corsage sont brodés de grosses fleurs or et argent.



Robe du soir en satin blanc. Le corsage largement décolleté devant et dans le dos. La jupe est rebrodée de gros motifs de fleurs très en relief.

## PARIS SOUS LA NEIGE



De mémoire de météorologue, jamais on ne vit à pareille époque la neige tomber et avec une telle abondance. Paris, qui le 14 novembre, s'était endormi dans le froid gris et noir des soirs de novembre, se réveilla couvert de trente centimètres de neige. Voici quelques aspects de la grande ville sous son blanc manteau. Au centre : la place de l'Opéra ; à gauche et à droite : les Tuileries et le Parc Monceau.

# L'ÉDUCATION NATIONALE

Les multiples programmes en présence dans la bataille électorale se rapprochent du moins en ceci que tous, à travers leurs idées particulières, tendent à construire la paix. Ils correspondent en cela au sentiment intime du pays. Un seul programme nous propose une formule de guerre : « la lutte de classes », et c'est le socialiste unifié. La contradiction ne gêne pas ces pacifistes. Elle va plus loin que l'inconséquence, jusqu'à renier leur doctrine originelle. Le seul grand homme qu'ils aient compté parmi eux, Jaurès, a toujours été un adversaire déclaré de la lutte des classes. C'est malgré lui qu'elle fut imposée au parti dans le congrès d'Amsterdam, en 1904 si j'ai bonne mémoire, et cela par un Allemand, Bebel.

Lutte de classes, qu'est-ce que cela veut dire ? Est-elle une question de salaires ? Mais un balayeur municipal a des appointements égaux à ceux d'un professeur de la Sorbonne. Est-ce l'opposition de la fortune acquise et du gain journalier ? Mais tel gros capitaliste a débuté comme manoeuvre et possède aujourd'hui pignon sur rue. A quel moment a-t-il cessé d'appartenir à ses origines ? Est-ce l'antagonisme qu'on suppose nécessaire entre l'employeur et l'employé ? Mais on est toujours l'employé de quelqu'un, dès qu'on travaille. Alors ?

❖ ❖ ❖

Les socialistes répondent : « Nous ne discutons pas la légitimité de la lutte de classes : elle se pose comme un fait ». Non. Elle ne relève ni d'une nécessité naturelle, ni d'une contrainte sociale. Elle n'existe qu'à l'état d'opinion. En dépit des gênes, le passage d'une catégorie de citoyens dans l'autre reste libre au sein de la république. Personne ne le peut nier. Mais le prolétaire se croit d'une essence et le bourgeois d'une autre. De ceci la propagande exercée depuis quinze ans est responsable et aussi notre système pédagogique qui lui a préparé le terrain.

Dans une démocratie, il importe d'abord que tous les citoyens, quels qu'ils soient, reçoivent ou aient la possibilité de recevoir la même éducation. Il n'en est pas ainsi chez nous, bien au contraire. Notre enseignement officiel divise dès la première heure les Français en deux groupes : les primaires et les secondaires. La séparation intellectuelle est si profonde qu'à moins d'avoir une valeur rare les élèves de ces deux formations leur restent soumis pour l'existence. Les carrières primaires sont

une chose, les secondaires en sont une autre. Il devient très difficile d'en sortir une fois qu'on y est entré. Nous rencontrons ainsi chaque jour des hommes d'une intelligence remarquable et que le manque d'instruction secondaire empêche de s'épanouir. Nous ne voyons pas moins de bourgeois, condamnés à suivre des professions qu'ils encomrent, comme poids morts et comme médiocres. Le pays y perd des deux côtés : son intérêt



Les maréchaux Joffre et Foch se rencontrant à la messe célébrée à Notre-Dame à la mémoire des aviateurs morts au champ d'honneur.

supérieur exigeait que le bourgeois fût versé dans une carrière professionnelle où il aurait pu rendre des services et que le prolétaire ait été poussé à l'instruction qui seule pouvait lui permettre de donner toute sa mesure.

Notre enseignement, tout enfermé dans son caractère intellectuel, propage des privilèges qui accentuent encore la scission. Tandis que son organisme secondaire a un personnel, des méthodes, et des moyens de premier ordre, sa partie professionnelle est inexistante. Il se désintéresse ou presque de la culture physique qui devient ainsi l'apanage

de la fortune. Il néglige officiellement le corps et la main dont l'éducation est aussi nécessaire aux peuples que celle de l'esprit.

Un régime démocratique doit tirer du pays toutes les énergies dont il est capable et développer toutes les facultés des individus, ceci sans considération de leurs origines. Chaque citoyen doit avoir, si la nature l'y prédispose, la possibilité de gravir les échelons de la science. Il faut donc que le point de départ soit le même pour tous.

L'enseignement national ne saurait avoir qu'un type et une triple forme : intellectuelle, physique et professionnelle. Il ne peut qu'être ou tendre à devenir gratuit. Il s'impose comme obligatoire. Il n'est ni une entreprise commerciale, ni un cadeau de l'Etat, mais un moyen de produire des hommes dont l'activité profitera aux intérêts du pays.

Son but tend à créer une élite, à susciter la hiérarchie des compétences. Une démocratie n'est pas un troupeau, c'est un ensemble d'hommes conduits par les meilleurs d'entre eux. Elle met le peuple en bas, elle le met aussi en haut. Et ceci par l'élévation des plus aptes. Comme elle ne s'occupe pas des origines des citoyens et qu'elle ne vise qu'à donner à chacun son maximum de rendement national, elle suscite la concurrence en décrétant l'enseignement libre. Elle garde pour elle le contrôle du personnel, de ses brevets de capacité et confère aux candidats les titres qu'ils poursuivent dans les examens. Elle exige l'observance de ses programmes et de ses lois d'hygiène. Et elle répartit les subventions portées au crédit de l'instruction publique au prorata du nombre des élèves, quels qu'ils soient.

❖ ❖ ❖

C'est elle aussi qui sélectionne aux examens. Ceux-ci, au sortir du cycle unitaire, brancheront les jeunes gens suivant leurs dispositions vers les études professionnelles ou vers les secondaires. Et dans ces deux séries de cours la progression sera telle que par éliminations successives les mieux doués de part et d'autre puissent parvenir aux universités.

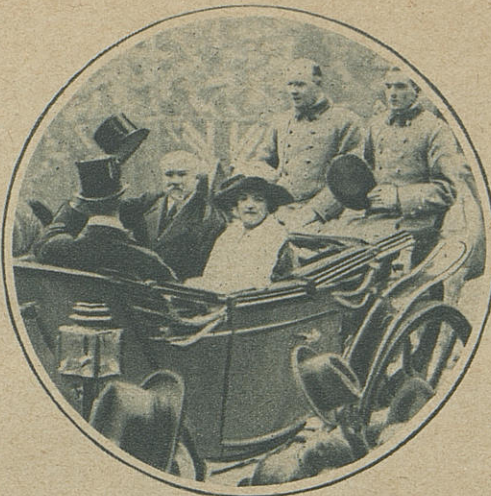
L'enseignement supérieur sera ainsi ouvert à tous. Ce sera pour lui l'obligation de travailler pour tous et de satisfaire aux besoins scientifiques de la nation. Quand on compare notre système à celui de l'Allemagne, on est frappé de voir combien nos universités restent en dehors de la vie générale du pays. Ni les chambres de commerce, ni les groupements

*J'ai vu.*

industriels, ni les associations de particuliers, parents, bourgeois ou ouvriers, n'ont voix consultative dans leur fonctionnement. Nos laboratoires n'ouvrent pas leur porte aux recherches pratiques de l'agriculture, de la métallurgie ou des industries colorantes. Les savants sont d'un côté, les producteurs de l'autre ; ils s'ignorent quand ils ne s'opposent pas. En Allemagne, les industriels se cotisent avec l'État pour l'entretien des laboratoires, les commerçants pour la création de chaires spéciales. L'union de l'industrie et du commerce avec la science qui les fait vivre est réalisée. Dans une démocratie cette collaboration est indispensable. Elle conditionne la direction commune de toutes les forces nationales vers la production.

Cet enseignement démocratique ne peut exclure les femmes de ses bienfaits. Sans doute la sagesse réclame que la femme reste au foyer. Mais outre que l'instruction ne l'empêche nullement de s'y tenir, le fait social ne se discute pas qui la condamne à gagner sa vie. Une république démocratique ne mériterait pas son nom si elle ne se préoccupait pas de donner aux femmes, qui représentent cinquante pour cent de ses travailleurs, les mêmes moyens qu'aux hommes de rendre à la nation tous les services dont elles sont susceptibles. Si elles ne sont pas encore des citoyens, elles les font et elles les élèvent. Pourquoi les traiter moins bien qu'eux ?

Si toutes les questions qui nous agitent aujourd'hui ne trouvent leur solution que dans le mot travail, dans l'intensification du travail en vue de produire, il faut que l'enseigne-



Le Président et Mme Poincaré acclamés lors de leur voyage en Angleterre.

ment national oriente tous les citoyens vers ce but. Son inspiration générale sera le patriotisme, non pas uniquement guerrier, mais d'abord civique. Nous voulons des électeurs éclairés, des ouvriers compétents, de bons ingénieurs, des professionnels partout, de bonnes mœurs, des volontés soutenues. Formons-les. Que dès l'école première les enfants soient préparés et que leurs études les acheminent, selon leur puissance, à la plus grande réalisation.

Tous les hygiénistes se plaignent des conséquences néfastes de l'alcoolisme et de la tuberculose, ils concluent tous que le seul remède contre eux réside dans la volonté individuelle et gémissent sur l'ignorance des masses. A qui la faute ? A l'enseignement. Pour empêcher les hommes de s'intoxiquer et leur donner les habitudes d'hygiène indispensables à la santé publique il n'y a pas d'autre moyen que de leur inculquer dès l'enfance les notions utiles à les diriger. Sans doute la pédagogie ne suffira pas. Mais elle créera dans le public cette bonne volonté ou cette clairvoyance qui provoque les lois utiles et les rend efficaces une fois votées. C'est là le bénéfice immédiat d'un enseignement qui cultive le sentiment de l'intérêt général sous toutes ses formes.

Le discours de Strasbourg, qui a la portée d'un testament politique, se ramène à cette idée centrale qu'en des jours aussi critiques que les nôtres, rien n'est perdu si les citoyens gardent le goût de l'action dans le sens national et celui du travail productif. C'est un appel à la volonté française. Pour susciter, entretenir et diriger cette volonté, l'organisme pédagogique est l'instrument le plus propre, le seul efficace. Il lui incombe d'opérer la fusion des classes, dont la factice opposition menace de nous ruiner, et de donner à tous les citoyens français qui savent si bien mourir les lumières, la volonté et le courage nécessaires pour vivre.

JACQUES DUVAL.

COMMENT L'ALLEMAGNE SE DÉFEND CONTRE LE BOLCHEVISME



Nous devons à l'obligeance du Dr Graux, l'annaliste distingué des *Fausse nouvelles de la Grande Guerre*, la communication des documents ci-contre. Ils nous montrent combien l'Allemagne craint le bolchevisme et avec quelle vigueur elle s'en défend. Ces affiches dont la reproduction en noir ne saurait rendre le « tape à l'œil », sont

placardées partout en Allemagne. Partout elles crient : « Le bolchevisme, c'est la ruine ! C'est une mer de sang, c'est un cimetière. Il apporte la guerre, la faim, le désespoir ! » Heureusement — les dernières élections l'ont bien montré — la France n'a rien à redouter du péril bolcheviste. Cette doctrine de mort n'est pas faite pour s'acclimater sur notre sol.

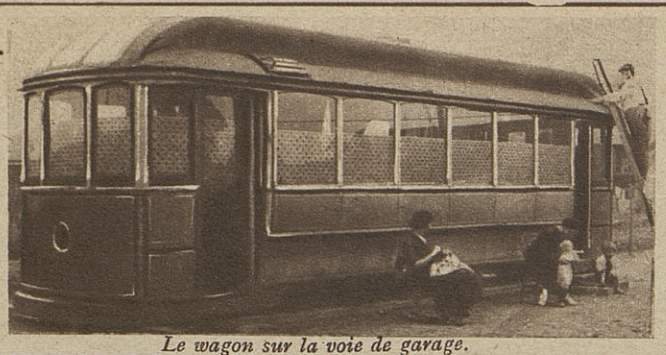
*J'ai vu.*

**POUR REMÉDIER  
A LA CRISE DU LOGEMENT.**

**UN WAGON  
CONFORTABLE**



*Devant la porte, le séchage de la lessive.*



*Le wagon sur la voie de gavage.*



*La salle à manger et la chambre.*

Voici, garé sur une de ces nombreuses voies où tant de voitures sommeillent, — lorsque nous en manquons partout, — un luxueux wagon de première classe

*Un coin du wagon transformé en cuisine.*

que l'ingéniosité d'une famille a transformé en maison. Comme on le voit, rien n'y manque : ni la cuisine, ni la salle à manger, ni même le salon de réception.

**A LA PROCESSION DU LORD-MAIRE A LONDRES**



Chaque année Londres procède à l'élection de son nouveau lord-maire c'est l'occasion de fêtes et de défilés somptueux et charmants. Voici celui

des demoiselles d'honneur de la nouvelle « lady mayoress », dont la théorie se rend au banquet traditionnel offert par le gouvernement au « Guildhall ».

# Chronique des Livres nouveaux

**L'HOMME AUX TROIS PEAUX**, par PIERRE DE LA BATUT et ANDRÉ BIRABEAU (Collection littéraire des Romans d'aventures). — 1 vol. 4 fr. 50. — (L'Édition française illustrée, 30, rue de Provence, Paris.)

Un certain M. Serre, à la suite d'une crise d'amnésie, perd sa personnalité et change de peau, à son insu, avec un certain Toutou Le Caissier, dont le nom indique mieux que des commentaires la classe sociale à laquelle il appartient. Par la suite, ce même Toutou passe dans la peau d'un duc de Cervoise, mais cette fois après la mort du véritable possesseur du titre. Sur cette donnée ingénieuse, MM. Pierre de la Batut et André Birabeau ont bâti un roman d'aventures des plus joyeux, avec ce qu'il faut d'émotion aux bons endroits. La fin de ce roman d'aventures est d'ailleurs conforme aux lois régissant les grands romans d'amour. Tel qu'il est écrit, ce livre rappelle certains ouvrages de Chatterton, où l'imagination du grand fantaisiste anglais se développe sans contrainte. MM. Pierre de la Batut et André Birabeau ont écrit un roman d'aventures, qui je crois amusera beaucoup. Il apporte la note devant plaire au public français. Les personnages évoluent dans un décor que tout le monde connaît et que l'on retrouve symbolisé dans le petit bar dessiné par Pierre Falké, en frontispice. Le livre bien construit est attrayant, mystérieux à souhait et pendant deux cents pages le lecteur se raye les ongles en se demandant quels avatars les deux auteurs destinèrent à l'authentique M. Serre et à la fidèle Metie, celle qui apporte à cette histoire le dénouement moral.

**CLAVEL CHEZ LES MAJORS**, par LÉON WERTH. — (Albin Michel, édit.)

Ce livre, un des livres les plus sincères de la guerre, peut-être le plus sincère, n'a pas d'équivalent dans la littérature de ces dernières années, peut-être la *Danse du Scap* de Louis Delluc pourrait lui être comparé, ou les *Hommes dans la guerre* d'A. Lažsko, qui lui aussi fait parler des officiers de différents types dans le hall d'un hôpital temporaire quelconque.

M. Léon Werth a dit franchement ce qu'il avait à dire avec une précision crue, moins crue que la guerre. C'est d'une loyauté remarquable. En France, il y a des hommes qui comprendront ce livre, peu maintenant que la guerre est terminée, certains, le liront, si l'on peut dire, en cachette d'eux-mêmes. Tout cela, c'est la vie, comme elle sera toujours, en dépit des grands écrivains, qui la commentent.

**SOUS LE FOUET DU DESTIN**, par ANDRÉ MAILLET. — (Perrin, édit.)

C'est, décrit par un soldat sensible, l'Enfer

de l'Hartmann depuis le début de l'attaque jusqu'à la blessure libératrice. M. André Maillet, après tant d'autres, a composé, avec son talent et sa vie militaire, un beau livre, terriblement émouvant. Ce livre et les autres, nous les relirons plus tard, tout au moins ceux qui vivront vieux. Ce n'est que dans une centaine d'années que le lecteur recherchera la lecture de livres écrits par des soldats.

**SERINETTES ET PETITES OIES BLANCHES**, par FRANC NOHAIN. — (La Renaissance du Livre, édit.)

Les Serinettes sont des jeunes filles atteintes d'un snobisme spécial dont le bacille est partout. M. Franc-Nohain les présente avec une malice charmante qui nous repose de l'humour. Certains pourront voir dans ce livre des allusions à des personnages vivants, voire une peinture exacte d'un milieu où l'on fait de la littérature, un peu à la manière des serinettes de Franc-Nohain. La vérité n'ajoute rien à la beauté d'un livre et le livre de Franc-Nohain est un beau livre, même si les serinettes n'existent pas. Mais, hélas, les serinettes existent, vivent et chassent allégrement sur un terrain que je ne connais pas et que je ne veux connaître qu'à travers la satire de M. Franc-Nohain.

**AMOURS SOCIALISTES**, roman, par BLANCHE VOGT. — (Payot, édit.)

Ce livre est bien écrit, bien observé. On pourrait croire qu'il s'agit d'une histoire vraie. Il serait même bon que l'histoire fût vraie, car si le héros principal de cette aventure sentimentale est un muflé, il n'en résulte pas qu'il soit inévitablement socialiste. Je ne connais pas beaucoup les hommes politiques ; si les amours d'hommes dans les temps à venir ressemblent à ce M. Maucroix, estimons-nous heureux de vivre à l'époque où nous vivons. Mais, hélas, j'ai déjà dit que l'auteur avait du talent et que son livre témoignait d'une observation assez crue.

**LA NOUVELLE ALLEMAGNE, conquêtes et témoignages**, par MAURICE BERGER. — 100 illustrations. — (B. Grasset, édit.)

M. Maurice Berger, chargé de mission par le G. O. G. belge, a voyagé en Allemagne, il nous rapporte ce livre intéressant composé d'une série d'enquêtes auprès des personnalités les plus notoires. Le prince Lichnowsky

parle, ainsi que le colonel Reinhardt, le général von Kluck, le colonel von Kleintz, Walter Rathenau, Hugo Haase, Karl Kautsky, Maximilien Harden, Sudermann, Richard Strauss, Karl Liebknecht, etc., etc. Je cite ces noms au hasard de la plume. L'auteur a su éviter les injures faciles ; son livre doit avoir une grande portée.

**LILLE**, par le général PERCIN. — (B. Grasset, édit.)

C'est une collection de documents intéressants sur le mois d'août 1914. Le général redresse certaines erreurs. Chaque jour la guerre nous apparaît un peu plus triste.

**LES MAINS BLANCHES**, par JEAN RAMEAU. — (Plon-Nourrit, édit.)

Ce roman est un petit chef-d'œuvre d'observation malicieuse sur certains milieux littéraires. La première partie, qui se déroule dans cette jolie ville d'Albi, nous montre une délicate jeune fille de la province française : une vraie jeune fille avec ses défauts et ses qualités. Cette première partie est charmante. Dans la seconde, la vie mord cruellement dans le beau fruit soigné par l'auteur. Les mains blanches sont tachées de sang, car Madeleine, comme le soldat de la *Ballade de la géole de Reading*, a tué ce qu'elle aimait. L'auteur a écrit ce livre avec une sensibilité de bon goût ; le sujet pouvait être dangereux. C'est un des meilleurs romans écrits depuis la guerre.

**IMAGERIE DES MERS**, poèmes, par GUY LAVAUD. — (Émile Paul, édit.)

J'ai goûté ce petit livre précieux, parce que j'aime les choses de la mer et ceux qui les comprennent. Le livre de M. Guy Lavaud n'est pas pour tout le monde. Il faut avoir vécu dans certains décors pour aimer ces images de la mer, dont quelques-unes me rappellent ce petit musée d'Honfleur où l'on voit des échantillons de cotonnades servant de monnaie pour le trafic des nègres. M. Guy Lavaud aime les beaux navires dont il excelle à dégager la personnalité. Nous sommes quelques-uns à espérer avec lui, que dans une mer quelconque des tropiques, il y a une île, peut-être comme toutes les îles, mais que les hommes ne connaissent pas et que nous ne connaissons qu'autant qu'il nous sera permis de la concevoir en imagination.

PIERRE MAC ORLAN.

## LIVRES REÇUS

*Les Conquérants d'Idoles*, par CHARLES DERENNES (Édition française illustrée, 30, rue de Provence, Paris).

Il est ici rendu compte de tous les livres envoyés en double exempl. à la Rédaction de J'ai vu..., 30, rue de Provence, Paris.

**EPILEPSIE** MALADIES NERVEUSES  
Guérison radicale. Notice gratis.  
NERVODONAL, 57, Av. Suffren, Paris

Éviter l'Équivoque sur les qualités  
Savons spécial non silicaté 27 fr. 50 le postal de 10 kg.  
cuit extra-pur 72% 38 fr. 50  
Huiles de table extra-douce 70 fr. 50  
d'olive pure supér. 79 fr.

CONTRE MANDAT-POSTE A  
PIGNATEL & C<sup>o</sup>, Salon (B.-du-R.). Représentants demandés.

**VIENT DE PARAÎTRE**

**LE CABARET DE LA BELLE FEMME**, par Roland DORGELES. Couverture en couleurs de J. HEMARD. Un volume in-16. . . . . Net 2 fr. 50

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, 30, Paris.

## NOS RELIEURS-CLASSEURS

Pour conserver les numéros de J'AI VU au fur et à mesure de leur apparition, nous avons fait établir des relieurs-classeurs dits « Relieurs électriques », pouvant contenir les vingt-six numéros d'un semestre de cette publication.

Ces « Relieurs électriques », très pratiques et très élégants, recouverts en toile chagrinée bleue, avec inscription or et filets à froid, sont vendus : 4 fr. à notre magasin de vente (13, rue Rossini) ; 4 fr. 75 franco domicile.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE  
30, Rue de Provence, 30, PARIS

**POUR RÉUSSIR EN TOUT** par l'hypnotisme.  
Notice 0 fr. 20.  
W. FILIATRE, Éditeur, Cosne (Allier).



## JEUNES GENS CLASSES 20-21

réformés, personnes faibles, rendez-vous forts et robustes par la nouv. méthode de culture phys. de chambre sans appareils, 10 minutes par jour, pour créer une nation forte et saine et défendre la Patrie.

Brochure gratis contre timbre

Prof. Wehrheim, Le Trayas (Var)

# RASPOUTINE, LE MOINE SCÉLÉRAT

Des documents nombreux, tous sensationnels, tous établissant de manière irréfutable la trahison de Raspoutine, et aussi celle de la Tsarine Alexandra, complice de Berlin dans les assassinats, les tentatives pour répandre en Russie la peste bubonique et le choléra asiatique, les catastrophes organisées sur les chemins de fer et dans les usines de munitions, ont été recueillis par le Service du Contre-Espionnage anglais. M. William

Le Queux les publie tous dans ce livre au succès retentissant.

28<sup>e</sup> mille.

Un vol. in-16, 4 fr. 50 net. Chez tous les libraires, dans les bibliothèques des gares et à L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris

28<sup>e</sup> mille.



# URODONAL

## rajeunit

Rhumatismes  
Goutte  
Gravelle  
Névralgies  
Sciatique  
Artério-Sclérose  
Obésité  
Aigreurs

L'URODONAL réalise  
une véritable saignée urique  
(acide urique, urates  
et oxalates).

Communication à l'Académie de  
Médecine (10 novembre 1908).  
Communication à l'Académie des  
Sciences (14 décembre 1908).

Établissements Chatelain, 2 bis,  
rue de Valenciennes, Paris, et  
toutes pharmacies. Le flacon,  
franco 9 fr., les 3 franco 26 f.50.



— Emportez, emportez toutes ces fioles qui me  
rappellent mes souffrances. Grâce à l'URODO-  
NAL, me voilà guéri, rajeuni et prêt à goûter  
à nouveau à toutes les bonnes choses de la vie.

**L'OPINION MÉDICALE :**  
« Partout où il peut exister, l'acide urique  
ne saurait tenir contre cet énergique dissol-  
vant et mobilisateur qu'est l'Urodonal. Ce-  
lui-ci le chasse de partout, des fibres mus-  
culaires, des parois digestives qu'il alourdit,  
comme des tuniques vasculaires artérielles  
qu'il incruste ; du derme qu'il empâte, com-  
me des alvéoles pulmonaires et des éléments  
nerveux qu'il imprègne... D'où l'on voit la  
multiplicité d'effets bienfaisants résultant  
du lavage de l'organisme qui, lui seul, ré-  
sume et concrétise tant d'indications thé-  
rapeutiques. Qu'on ait pu autrefois le dis-  
custer, c'est fâcheux ; il ne semble plus pos-  
sible, à notre époque, d'en méconnaître et  
d'en contester la valeur. »

D<sup>r</sup> BETTOUX,  
de la Faculté de Médecine de Montpellier.  
« J'ai expérimenté l'effet de votre Urodo-  
nal sur mon oncle, Comm. G. M. Perini, de-  
puis longtemps souffrant de calculs vési-  
caux et d'autres troubles uricémiques. Il en  
est très satisfait et depuis le jour où il a fait  
usage de votre remède la cystite cessa, l'uri-  
ne se fit plus limpide et l'état général devint  
satisfaisant. »

Cav. D<sup>r</sup> Icilio Horz,  
à Guastalla, Reggio-Emilia (Italie).

L'URODONAL nettoie le rein,  
lave le foie et les articulations.  
Il assouplit les artères et évite  
l'obésité.

# JUBOL

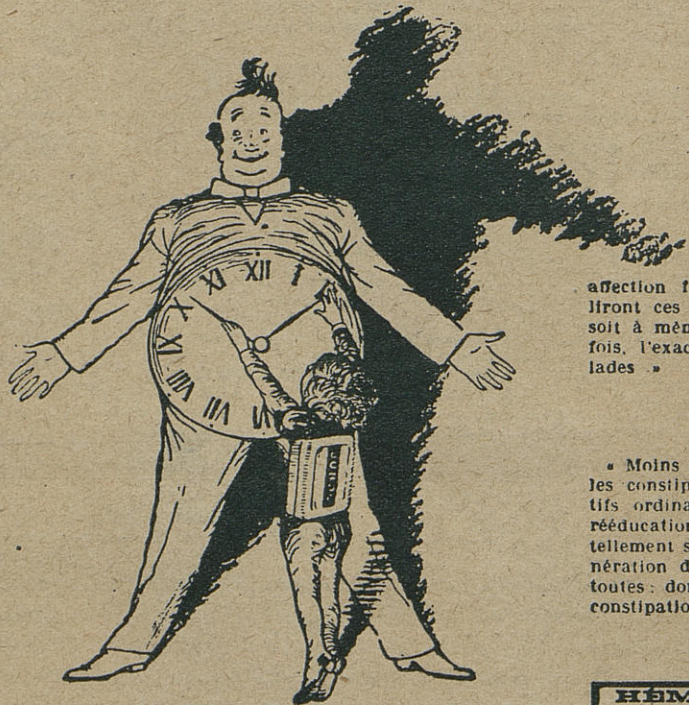
## rééduque l'Intestin

Constipation  
Entérite  
Vertiges  
Hémorroïdes  
Dyspepsie  
Migraines

Pour rester en bonne  
santé prenez chaque  
soir un comprimé de  
**JUBOL**

Communications :  
Académie des Sciences  
(28 juin 1909)  
Académie de Médecine  
(21 décembre 1909)

Établissements Chatelain, 2, rue  
de Valenciennes, Paris, et toutes  
pharmacies. — La boîte, franco  
5 fr. 80, les quatre, franco 22 fr.



Jubol, régulateur de l'Intestin, fixe  
une heure constante aux Jubolisés

### L'OPINION MÉDICALE :

« Il suffit au malade d'avaler  
chaque soir, sans les croquer, de 1  
à 3 comprimés de Jubol pendant  
quelques semaines, pour se débar-  
rasser rapidement de toute consti-  
pation. Pour un hémorroïdaire, la  
chose n'a pas de prix. D'ailleurs,  
les hémorroïdes sont à ce point une  
affection fréquente que, parmi les médecins qui  
liront ces lignes, il n'en est pas un seul qui ne  
soit à même de vérifier par lui-même, et maintes  
fois, l'exactitude de ce qui précède chez ces ma-  
lades. »

Prof. Paul SUARD,  
Ancien professeur aux Ecoles  
de Médecine navale, ancien  
médecin des Hôpitaux.

« Moins que jamais il ne faudrait recourir, chez  
les constipés aux purgatifs, pas même aux laxa-  
tifs ordinaires, encore moins aux lavements. La  
rééducation intestinale par le Jubol apparaît alors  
tellement supérieure aux anciennes méthodes d'exo-  
nération de l'intestin, qu'elle doit se substituer à  
toutes ; donc, il faut juboliser les récidivistes de la  
constipation. »

D<sup>r</sup> PÉRICHON,  
de la Faculté de Médecine de Lyon,  
Ancien interne des asiles.

**HÉMORROÏDES Calmées, Guéries**  
**JUBOLITOIRES** Boîte n° 3 fr.  
Lab. Urodonal, 2, R.  
Valenciennes, Paris  
Décongestionnants, anti-hémorragiques.